

# DESTINOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISSSES - LAUSANNE  
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE  
BULLETIN NO 43 - NOVEMBRE 2010

## SOMMAIRE

P. 3-9	T. THEURILLAT, C. MARTIN, K. REBER	<i>Cité sous terre.</i> Des archéologues suisses explorent la cité grecque d'Erétrie.
P. 11-17	H. GUIBAN	Le sentiment religieux des héros d'Homère.
P. 18-20		<i>O dieux de Crotoné !</i> Exposition de photographies archéologiques.
P. 21-28	A. PASSAS	Les pièces annexes dans les basiliques paléochrétiennes en Grèce et à Chypre.
P. 29-31	A.-L. REY	D'Ankara à Mystra, le <i>Dialogue avec un Perse</i> de Manuel II Paléologue.
P. 33-37	E. STIVANAKI	Sophocle, mises en scène contemporaines.
P. 38-40	G. BELLWALD	Voyage.
P. 41-42	J.-D. MURITH	Vassilis Alexakis.
P. 43-46		Chroniques.

*Illustration de couverture :*

*«Le penseur d'Erétrie», figurine en bronze, 750-700 av. J.-C. (Musée d'Erétrie, ME9929).*

## CITÉ SOUS TERRE

### DES ARCHÉOLOGUES SUISSES EXPLORENT LA CITÉ GRECQUE D'ÉRÉTRIE

La traversée ne dure qu'une vingtaine de minutes, à peine le temps de découvrir sur fond de chaîne montagneuse les alignements de maisons, serrées autour d'un port bien abrité. Nous accostons sur l'île d'Eubée, à Erétrie. La petite agglomération ressemble à tant d'autres localités du littoral grec, envahies par les touristes l'été et comme assoupies le reste de l'année. Au milieu de ce décor de carte postale se dresse une éminence escarpée, épargnée par les constructions modernes, où l'on distingue encore les restes d'anciennes murailles (fig. 1). Cette acropole est

comme la face émergée d'un passé enfoui. Car sous l'asphalte des rues et les sols des maisons subsistent les vestiges d'une cité antique. Depuis plus d'un siècle, des générations d'archéologues et d'historiens ont retourné la terre, scruté les trouvailles et déchiffré des inscriptions pour sortir de l'oubli l'histoire plurimillénaire de cette ville, reconstituer la trame de ses rues, l'agencement de ses bâtiments, pour tout dire, lui redonner vie. Cette quête obstinée n'a de sens que si elle dépasse le cercle très restreint des spécialistes pour toucher le grand public.



*Fig. 1 : Mur de fortification sur les flancs de l'acropole ; en contrebas, l'agglomération d'Erétrie.*

### Erétrie sur les rives du Rhin

L'exposition « cité sous terre », présentée à l'Antikenmuseum Basel und Sammlung Ludwig du 22 septembre 2010 au 30 janvier 2011, s'inscrit dans cette démarche : le temps d'une visite, voyager à travers les siècles, parcourir la Méditerranée et suivre le destin exceptionnel d'une cité grecque, mais aussi découvrir la vie quotidienne de ses habitants, à la fois si proche et étrangère à la nôtre. Même si les quelque 450 objets réunis à Bâle comptent plusieurs chefs-d'œuvre mis au jour à Erétrie, l'objectif n'est pas de présenter une exposition d'art grec. Ce sont les liens qui ont existé entre ces objets aujourd'hui « archéologiques » et les hommes, les femmes qui les ont façonnés et utilisés jadis qui sont au centre du propos. La conception de cette exposition s'inspire de la même approche : la disposition des objets, ordinaires ou exceptionnels, respecte les contextes de trouvaille ou, du moins, une cohérence de temps et de lieu, tandis que la muséographie se veut résolument vivante. Visite guidée en cinq étapes.



Les visiteurs sont accueillis par un chantier de fouilles et découvrent, en parcourant les rues et les maisons reconstituées du village moderne, l'« histoire » d'Erétrie, *cité au cœur du monde méditerranéen*, qui très tôt a jeté des ponts entre l'Orient et l'Occident. D'une idole cycladique en marbre datée de 2500 av. J.-C.

à une humble cruche en céramique retrouvée dans une tombe du VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., près de 3000 ans sont illustrés à travers des œuvres emblématiques, permettant aux visiteurs de faire connaissance avec les Erétriens (fig. 2).

Etablis au carrefour des cultures égéennes, ces voyageurs au long cours ont sillonné la Méditerranée et y ont créé des comptoirs commerciaux et les premières colonies. Leur cité a connu une période de gloire au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Des inscriptions en caractères grecs et sémitiques, gravées sur de simples tessons de céramique trouvés à Erétrie même, indiquent que les Erétriens ont joué un rôle pionnier dans la diffusion

d'une invention promise à un avenir florissant, l'écriture alphabétique. Très éprouvée par la première Guerre médique en 490, puis par la domination athénienne durant la plus

Fig. 2 : Idole cycladique (vers 2500 av. J.-C.) ; inscription votive sur céramique (vers 700 av. J.-C.) ; amphore panathénaïque (363/362 av. J.-C.) ; stèle funéraire du sculpteur Megistoklès, fils de Philomousos (fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.–début du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.).

grande partie du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Erétrie connaît un nouvel essor qui perdure, en dépit des vicissitudes, jusque sous l'Empire romain. Une petite communauté continue à vivre à Erétrie jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., puis s'éteint.

La *cité des vivants* est ensuite évoquée à la lumière des demeures de l'aristocratie érétrienne du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui compte parmi les mieux connues du monde grec. Au centre du thème, la maquette de la Maison aux mosaïques, célèbre grâce à ses pavements de galets ornés de scènes mythologiques (fig. 3). Les visiteurs se familiarisent ainsi avec l'architecture intérieure d'une luxueuse demeure et découvrent des instantanés du quotidien de ses habitants : habitation, convivialité (*symposion*), mariage, enfance, piété. A l'inverse des maisons privées, confinées sur elles-mêmes, les espaces publics s'ouvrent sur de vastes places bordées par les colonnades des portiques. Agora, stoa, théâtre, palestres, gymnase offrent autant d'espaces à la parole politique ou artistique, aux échanges et rencontres de tous ordres.

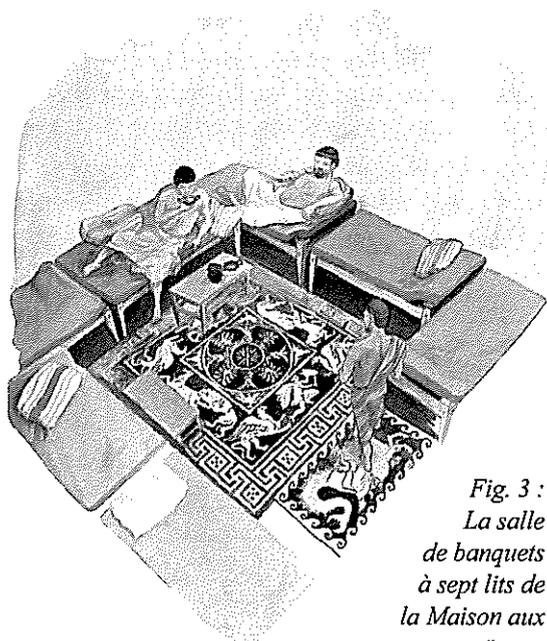


Fig. 3 :  
La salle  
de banquets  
à sept lits de  
la Maison aux  
mosaïques.

La *cité des dieux* expose le panthéon des divinités honorées à Erétrie, au premier rang desquelles figure Apollon « Porteur de laurier », dont le sanctuaire remonte aux origines de la cité. Une maquette du temple dorique dédié à Apollon fait découvrir aux visiteurs les différentes étapes de sa construction, des fondations aux sculptures en marbre qui or-

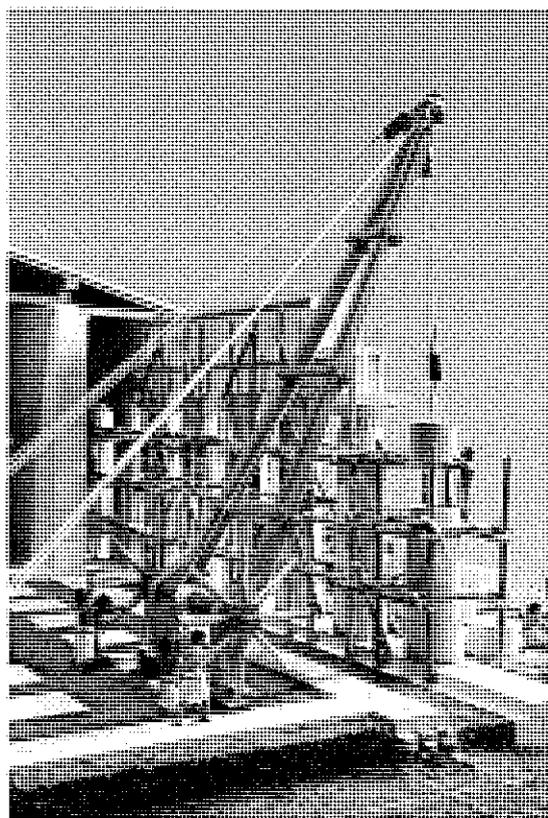


Fig. 4 : Maquette au 1:50 du Temple d'Apollon Daphnéphoros (fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) ; creusement des fondations et grue pour élever la colonnade.

naient ses frontons (fig. 4). Parmi celles-ci se trouve le fameux groupe représentant Thésée et Antiope, chef-d'œuvre de la sculpture grecque archaïque, présent dans l'exposition par un moulage qui restitue son décor peint original. Le dieu poliaide partageait avec sa sœur, Artémis, la prééminence du panthéon érétrien. La déesse, présente aux confins du territoire et garante de la démocratie, avait son principal sanctuaire à Amarynthos, où

se réunissaient une fois l'an les habitants de l'île et des régions voisines. Mais tous les dieux avaient leur place dans la dévotion érétienne : Athéna sur l'acropole, Déméter et Koré sur ses flancs, Dionysos à côté du Théâtre ou encore les dieux égyptiens près du port. Plusieurs statues et dédicaces, enfin, attestent les cultes d'Héraclès, d'Asclépios, de Zeus et de bien d'autres divinités ou héros, dont il reste à découvrir les sanctuaires.

La  *cité des morts*  évoque le rapport qu'entretenaient les Érétriens avec l'au-delà, à travers la présentation des nécropoles, des tombes et des offrandes funéraires. Mieux que tout autre vestige peut-être, ces sépultures préservent le reflet des richesses de la civilisation grecque. Alors que la fouille des habitations et des espaces publics ne livre le plus souvent que des vases et objets brisés, les tombes évoquent l'opulence passée des Érétriens. Les monuments qui en signalaient l'emplacement ont depuis longtemps disparu, laissant souvent intactes dans les profondeurs du sous-sol les dépouilles et les offrandes qui les accompagnaient : urnes en bronze, armes de fer, vases en céramique richement décorés ou encore diadèmes en or au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; lécythes à fond blanc par centaines, bijoux en métaux précieux, figurines en terre cuite aux siècles suivants. Plus encore, ces sépultures nous renseignent sur la société érétienne et le rapport des Érétriens à la mort. On y perçoit, entremêlés, des croyances sur l'au-delà et un reflet de la vie passée. En parcourant cette « cité des morts », les visiteurs, munis de torches électriques, peuvent pénétrer dans une chambre funéraire du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et découvrir une salle voûtée décorée de peintures murales, meublée de lits, de trônes et de coffres en marbre, et ornée de dizaines de figurines à l'effigie d'Eros, dieu de l'amour (fig. 5).

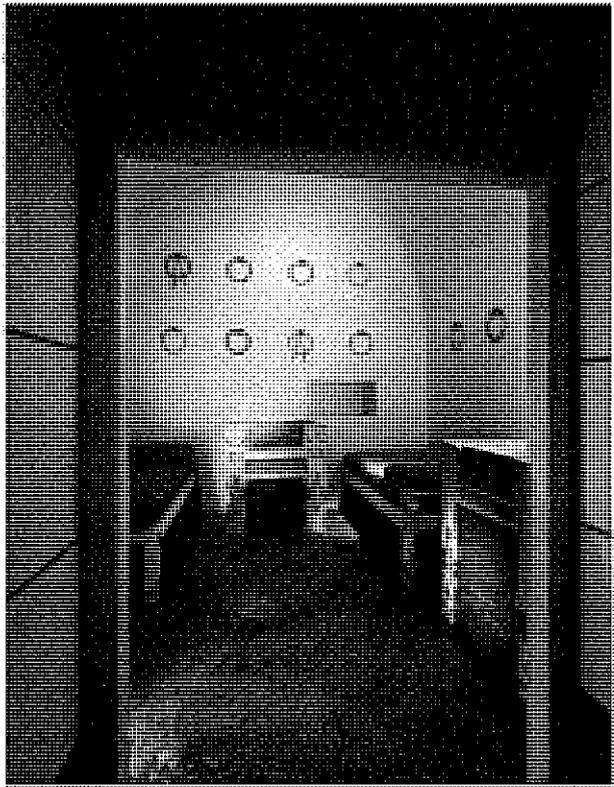


Fig. 5 : La Tombe aux Eroses reconstituée dans l'exposition à l'Antikenmuseum Basel.

La section  *Les Suisses et la Grèce*  retrace, au terme de la visite, la redécouverte de la civilisation grecque antique au XVIII<sup>e</sup> siècle et la fascination que cette terre rocailleuse ouverte sur la mer a depuis longtemps exercée sur nos compatriotes. Philhellènes de la première heure, nombre d'entre eux s'enrôlent comme combattants volontaires dans la Guerre d'indépendance grecque. Leur succèdent des amis du nouveau royaume, banquiers et administrateurs, mais aussi artistes et ingénieurs agronomes, quittant parfois leur patrie afin de s'établir définitivement dans cette jeune nation à l'histoire prestigieuse (voir encadré). C'est ce passé millénaire qui attire au XX<sup>e</sup> siècle les archéologues helvétiques, qui depuis près de cinquante ans s'attachent à maintenir vivant ce philhellénisme cher à la Suisse.

### Philhellènes de la Suisse romande

Avant même que prenne naissance en Suisse un mouvement philhellénique sous l'impact de la Guerre d'indépendance grecque (1821–1830), plusieurs Suisses s'étaient engagés comme mercenaires dans les forces anglaises et françaises présentes en Grèce. C'est ainsi qu'après la prise des îles ioniennes par les Anglais en 1810, le Neuchâtelois Charles Philippe de Bosset (1773–1845), major au service de l'armée anglaise, fut nommé gouverneur de l'île de Céphallonie, fonction à laquelle il se consacra avec passion. Ses intérêts le portaient vers l'archéologie. Il découvrit plusieurs tombes mycéniennes et fit don de quelques-unes de ses trouvailles au British Museum de Londres et d'autres à Neuchâtel, sa ville d'origine, après son départ de Céphallonie en 1814.

Un autre Suisse appelé à devenir célèbre, le Genevois Guillaume-Henri Dufour (1787–1875), le futur général de la Guerre du Sonderbund (1847–1848), apparaît à la même époque (1813–1814) avec le grade de capitaine du génie dans le détachement de l'armée française qui occupait Corfou. Les deux Suisses, l'un Neuchâtelois, l'autre Genevois, servirent donc en même temps, dans deux armées ennemies et dans deux îles grecques toutes proches. L'histoire ne dit pas s'ils eurent à combattre l'un contre l'autre.

Le plus éminent et le plus connu des philhellènes de Suisse fut sans conteste le Genevois Jean-Gabriel Eynard (1775–1863). Originaire de Lyon, Eynard transféra ses activités de marchand et de conseiller financier à Genève en 1810. Il y fonda une association de philhellènes, qui réunit des sommes importantes pour appuyer le mouvement de libération de la Grèce. Jean-Gabriel Eynard fut le co-fondateur de la Banque nationale de Grèce. Il fut nommé citoyen d'honneur du pays qu'il avait tant aidé (fig. 6).



### Photographes et archéologues suisses en Grèce au XX<sup>e</sup> siècle

Trois personnages marquent la présence archéologique et culturelle suisse en Grèce au début du XX<sup>e</sup> siècle : Fred Boissonnas, le célèbre photographe (1858–1944) ; Waldemar Deonna (1880–1959) et Paul Collart (1902–1981), archéologues, professeurs et eux aussi photographes de talent. Tous trois sont originaires de Genève et ont contribué au rayonnement d'une Grèce aujourd'hui disparue, celle du premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, qu'ils ont immortalisée grâce à leurs photographies. Celles-ci accèdent à un statut imprévu, celui de documents historiques, ethnologiques ou anthropologiques, voire d'œuvres d'art.

Hellmut Baumann (1915–2009), l'un des premiers amis et mécènes des archéologues suisses d'Éréttrie, créateur et président de la Fondation pour la présence suisse en Grèce, est peut-être le dernier représentant d'une tradition de philhellénisme suisse remontant aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Il était docteur honoris causa de l'Université de Bâle. C'est à sa générosité que l'on doit le pavillon de la Maison aux mosaïques à Éréttrie et le siège de l'École suisse à Athènes. Hellmut Baumann s'est fait connaître par ses livres sur la flore grecque dans son rapport à la mythologie et dans le monnayage.

*Pour en savoir plus* : Nicolas Bouvier, *Boissonnas, Une dynastie de photographes (1864–1983)* (1983) ; Waldemar Deonna, *Un archéologue derrière l'objectif de 1903 à 1939* (2000) ; *Deux photographes suisses photographient la Grèce, Waldemar Deonna et Paul Collart 1904–1939* (2001) ; Hellmut Baumann, *Le bouquet d'Athènes : les plantes dans la mythologie et l'art grecs* (1984, éditions en allemand, anglais et grec moderne).

Pierre Ducrey

*Fig. 6* : Le banquier genevois Jean-Gabriel Eynard (1775–1863) apporta un soutien financier au mouvement de libération de la Grèce et fut co-fondateur de la Banque nationale de Grèce.

### Mise en valeur et diffusion des savoirs

L'exploration d'Erétrie, commencée au XIX<sup>e</sup> siècle, se poursuit de manière systématique depuis lors. Dès les premières campagnes de fouilles et d'études en 1964, les archéologues suisses se sont attachés à protéger et mettre en valeur les vestiges archéologiques mis au jour à Erétrie, en étroite collaboration avec le Service archéologique grec. Au nombre de ses réalisations, citons l'agrandissement du Musée archéologique et la construction d'un pavillon pour protéger les pavements de la Maison aux mosaïques, tous deux inaugurés en 1991. Plus récemment, elle projette d'ouvrir un parc archéologique autour de la Maison aux mosaïques (voir encadré). En 2004, l'Ecole a publié un guide archéologique d'Erétrie, mettant ainsi à la portée des visiteurs un état des connaissances de la cité antique. Mais malgré les efforts consentis, le site d'Erétrie et les recherches qu'y mènent les archéologues suisses depuis plus de quatre décennies demeurent méconnus du public suisse.

L'idée d'une exposition d'objets érétriens sur le sol helvétique, depuis longtemps dans les têtes, a pu se concrétiser grâce à un heureux concours de circonstances. En 2007, la Suisse et la Grèce concluaient un accord de collaboration, favorisant le retour de biens culturels illégalement acquis et présents sur le territoire helvétique. L'une des retombées positives de cet accord est l'organisation en 2010 de l'exposition « cité sous terre. Des archéologues suisses explorent la cité grecque d'Erétrie », qui a d'abord été présentée au Musée archéologique national à Athènes. Fruit d'une étroite collaboration entre l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce, l'Antikenmuseum Basel und Sammlung Ludwig et la 11<sup>e</sup> Ephorie des antiquités préhistoriques et classiques d'Eubée, cette exposition, entièrement bilingue français-allemand, n'aurait pu voir le jour sans le soutien constant du ministère de la culture et du tourisme du Gouvernement grec et la participation active du

Musée archéologique d'Erétrie et du Musée archéologique national à Athènes. Le Musée du Louvre, le British Museum et les Musées Capitolins à Rome ont également contribué à rassembler les objets érétriens, exposés pour la première fois en Suisse.

Fouilles et exposition entretiennent donc des liens très étroits dans ce projet, et l'intense travail d'équipe qu'impliquent l'une et l'autre n'est pas le moindre de leurs points communs. De la découverte d'un objet dans le terrain à sa mise en valeur dans les vitrines d'un musée se presse une multitude d'acteurs aux horizons et aux talents aussi variés que complémentaires : ouvriers, stagiaires, restaurateurs, gardiennes de musée, chercheurs, conservateurs, muséographes, autorités municipales et archéologiques... La liste est longue et fait de toute exposition une véritable aventure humaine.

**Thierry Theurillat**  
**Chantal Martin Pruvot**  
**Karl Reber**

Ecole suisse d'archéologie en Grèce  
Université de Lausanne  
[www.unil.ch/esag](http://www.unil.ch/esag)

#### *Informations*

**« cité sous terre. Des archéologues suisses explorent la cité grecque d'Erétrie »**

Exposition bilingue, français et allemand  
Du 22 septembre 2010 au 30 janvier 2011

Antikenmuseum Basel und Sammlung

Ludwig

St. Alban-Graben 5

4010 Bâle

Tél. 061 201 12 12

[www.antikenmuseumbasel.ch](http://www.antikenmuseumbasel.ch)

Heures d'ouverture : mardi – dimanche de  
10:00 à 17:00 h, fermé le lundi

Catalogue de l'exposition : éditions française,  
allemande et grecque, en vente au musée et sur  
le site internet des éditeurs ([www.infolio.ch](http://www.infolio.ch) et  
[www.schwabe.ch](http://www.schwabe.ch)).

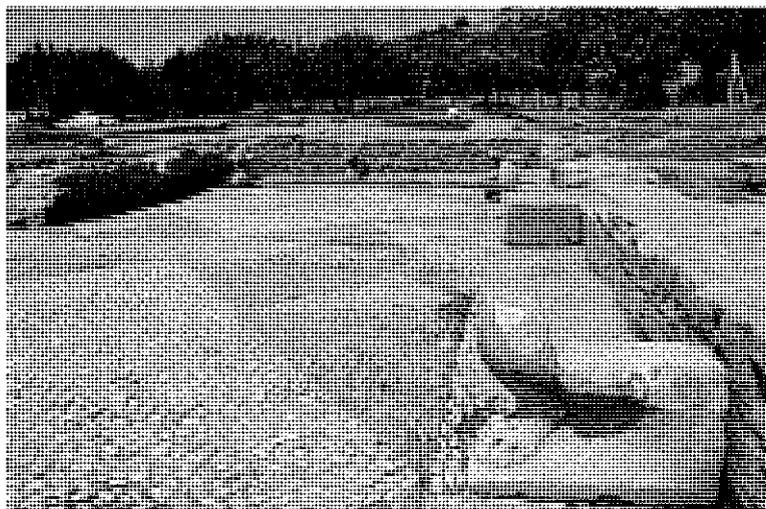
### Des archéologues suisses à Erétrie

L'Ecole suisse d'archéologie en Grèce est la seule mission archéologique suisse permanente hors des frontières nationales. Depuis 1964, les archéologues suisses dégagent et mettent en valeur les vestiges de l'ancienne Erétrie, dans l'île d'Eubée, en collaboration avec le Service archéologique grec. A l'origine simple « Mission gréco-suisse », la fouille suisse a été reconnue en 1975 par les autorités grecques en qualité d'« Ecole suisse d'archéologie en Grèce ».

Selon ses statuts, l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce a pour buts de développer les relations culturelles entre la Grèce et la Suisse, de promouvoir les recherches archéologiques et historiques de savants suisses en Grèce, particulièrement sur le site d'Erétrie, de protéger et mettre en valeur les vestiges découverts, enfin d'encourager la formation de jeunes archéologues. L'Ecole donne ainsi à de nombreux professeurs, chercheurs, diplômés et étudiants des universités suisses la possibilité d'entrer en contact direct avec le passé archéologique et historique de la Grèce, mais aussi avec les réalités de la Grèce contemporaine.

Le siège de l'Ecole en Suisse est situé auprès de l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne. Le siège de l'Ecole en Grèce se trouve au cœur d'Athènes, dans un immeuble proche du Musée national, construit vers 1900. L'Ecole y dispose de deux appartements, de bureaux et d'une salle de conférences. A Erétrie, l'Ecole suisse a pu acquérir en 1970 une maison néoclassique, qui a bénéficié de plusieurs campagnes de restauration et de rénovation. Elle permet aux fouilleurs et aux chercheurs d'y loger et d'y travailler dans des conditions très favorables. Une seconde maison acquise depuis peu a été aménagée pour servir de réserve pour entreposer le matériel archéologique découvert en fouille. Le financement de l'Ecole est assuré par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et par la Fondation de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce, qui est elle-même soutenue par la Confédération suisse et des Fondations privées, comme la Fondation Stavros S. Niarchos, la Fondation de Famille Sandoz et la Fondation Georges Vergottis.

Dernier objectif en date, l'Ecole projette d'ouvrir un parc archéologique autour de la Maison aux mosaïques. La fouille systématique de ce vaste secteur y a en effet révélé des vestiges d'époque romaine particulièrement nombreux et bien conservés, qui permettent de préciser l'histoire jusqu'alors méconnue des derniers siècles de la cité. Avec l'édification d'un temple du culte impérial (*Sébastienon*) au carrefour principal de la ville, ce quartier situé



au pied de l'acropole devient le nouveau centre de la ville romaine et voit le développement d'édifices publics, d'installations artisanales, de boutiques et d'habitations.

La campagne de fouilles de l'été 2010 dans un terrain acquis grâce à un don de la Fondation de Famille Sandoz confirme de manière éclatante ce renouveau de la cité sous les empereurs : sous quelques remblais de terre est apparue une vaste pièce ornée d'une mosaïque de galets noirs et blancs. On y a retrouvé *in situ* huit pieds de marbre en forme de patte de lion et de griffon qui soutenaient à l'origine une banquette courant le long des parois. Cette salle s'ouvre sur une cour à péristyle et des pièces d'eau, révélant le plan d'un édifice monumental du II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., probablement des thermes.

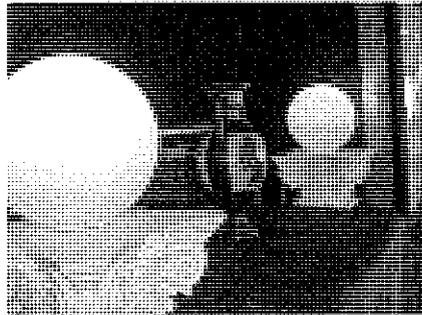
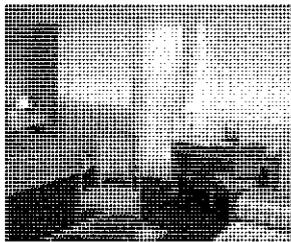
**Karl Reber**

Lors de vos déplacements  
idéal ... face à la gare CFF

**CONTINENTAL HOTEL \*\*\*\* LAUSANNE**

2, place de la Gare  
CH - 1001 LAUSANNE  
Tél. +41.21.321.88.00  
Fax +41.21.321.88.01  
reservation@hotelcontinental.ch  
www.hotelcontinental.ch

*Grill*  
**OLYMPIA**



116 chambres offrant tout le confort nécessaire et équipées d'un téléviseur avec le système Pay-TV, d'un mini-bar, d'un coffre-fort, d'un téléphone, de fenêtres à double vitrage et du système WIFI. Accueil personnalisé. Ouvert toute l'année. Nouveau restaurant «Grill Olympia» : Viandes grillées d'Argentine de premier choix servies dans un cadre discret et chaleureux. Pharmacie « Amavita » et kiosque « Naville ». Directeur Yannis Gerassimidis

**CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE**  
Un établissement du groupe Manz Privacy Hotels Switzerland AG  
Hôtel St-Gotthard/Zurich, Hôtel Euler et Central/Bâle, Hôtel de la Paix/Genève

**Formations d'aujourd'hui depuis plus de cent ans !**

[www.lemania.ch](http://www.lemania.ch)  
021 320 1501

- concept inédit d'enseignement 5<sup>ème</sup> – 9<sup>ème</sup>
- cours de pré-apprentissage et pré-maturité
- maturité suisse, baccalauréat français
- accès aux études supérieures (sans matu)
- cours intensifs de langues, en journée
- diplômes commerciaux
- formation continue en soirée



**LEMANIA**

Ecole Lémania – Lausanne

## LE SENTIMENT RELIGIEUX DES HÉROS D'HOMÈRE

Pourquoi, me direz-vous, un tel sujet? Quel intérêt pour le lecteur actuel? Ne gardons-nous pas un souvenir amusé et peut-être même condescendant à l'égard des dieux de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, des scènes mythologiques où nous les voyons se jalouser, se combattre, se réconcilier comme des hommes ou même de simples enfants? Nous n'accordons plus foi à "ces histoires de nourrice" dont parlait Platon, qui voulait exclure les poètes de sa République.

Il se trouve que j'ai relu récemment *l'Odyssée* et que je me suis sentie étonnamment proche d'Ulysse, non bien sûr à cause de ses mille aventures chez le Cyclope, Circé, Calypso, de ses naufrages ou de sa lutte armée contre les prétendants à la main de sa femme, mais certainement à cause de la foi qui l'habite et le porte, de sa constante relation à Zeus et Athéna, qui agissent comme Providence, l'inspirent, le fortifient et le conduisent. Ulysse m'a semblé très proche dans sa manière de prier, de rechercher la volonté divine, de la discerner au moyen de signes concrets, et de vivre dans la présence des dieux.

Après *l'Odyssée*, j'ai relu *l'Iliade*. Ce faisant, j'ai inversé l'ordre de composition des deux œuvres, car *l'Odyssée* a sans doute été écrite après *l'Iliade*, par un Homère mûri dont la foi et la vision des dieux ont sensiblement évolué. Aussi étudierai-je dans *l'Odyssée* les différentes manifestations de la foi d'Ulysse, alors que pour *l'Iliade*, c'est l'antinomie entre la liberté des personnages et la destinée assignée par les dieux qui retiendra mon attention.

Il importe de distinguer la représentation des dieux que se faisaient les Grecs du huitième siècle, de leur sentiment religieux, c'est-à-dire de leur rapport au divin. La religion des Grecs est une religion sans dogme et sans credo, sans corps ecclésiastique constitué. Les Grecs ont cru en l'existence de forces transcendantes, de puissances diversifiées, celles de l'eau, du feu, du ciel, de la terre, de l'univers souterrain, de l'amour, de la force brutale à laquelle ils ont donné des noms et une forme humaine. C'est Poséidon, Héphaestos, Zeus, Déméter, Hadès, Aphrodite, Arès. Ils ont hiérarchisé ces forces et les ont ordonnées dans la figure suprême de Zeus qui régit tout. Ces forces, ces puissances tantôt s'accordent, tantôt entrent en conflit entre elles, comme l'eau et le feu, l'amour et la haine.

La vie des dieux grecs, leurs amours, leurs conflits sont pour nous des fables. Les Grecs se laissaient charmer par elles. Mais elles n'avaient rien d'absolu. Les récits, les intrigues variaient d'une époque à l'autre, d'une cité à l'autre. Elles gardaient toutes un caractère approximatif. Elles traduisaient des réalités profondes sur un mode imaginaire dont les Grecs étaient complices sans en être tout à fait dupes.

La religion des Grecs a naturellement évolué au cours des siècles. Le Zeus d'Homère, si humain, qui gourmande sa femme Héra, qui a pitié des malheurs des hommes tout en jouissant du spectacle de leurs batailles, n'est pas le Zeus d'Eschyle, force transcendante de justice, dont Eschyle dit :





par Agamemnon s'est retiré de la bataille contre les Troyens, suscitant de lourdes pertes pour les Achéens et c'est aussi son retour au combat pour venger la mort de son ami Patrocle tué par Hector. Ecrite avant *l'Odyssée*, *l'Iliade* en diffère beaucoup. *l'Odyssée* ne comporte qu'une assemblée de dieux. Le ton y est pacifique et conciliant. Zeus accorde à Athéna le retour d'Ulysse chez lui. Figure tutélaire, Athéna accompagne et soutient Ulysse dans son retour à Ithaque et sa lutte contre les prétendants. Dans *l'Iliade*, les assemblées de dieux sont nombreuses. Le caractère anthropomorphique des dieux est beaucoup plus marqué que dans *l'Odyssée*, ce qui les rend plus fictifs, plus romanesques.

Ainsi les dieux délibèrent, se disputent, se trompent les uns les autres, en viennent même aux mains. Mais la grande différence est que leurs conflits ne tirent pas à conséquence.

*Je n'admets pas que pour des mortels nous fassions la guerre à Zeus* fait remarquer Héra à Athéna, au chant VIII, vers 428.

Par contre, ce qui est vrai des personnages humains de *l'Odyssée* s'applique aussi à ceux de *l'Iliade*. Grecs et Troyens prient avant d'aller au combat ou avant toute entreprise, ils prient pour appeler à l'aide, pour recevoir de la force. Achille prie de façon émouvante pour la victoire de son ami Patrocle et son retour, sain et sauf, avec les armes illustres qu'il lui a prêtées. Zeus roi, dieu de Dodone, des Pélasges, au lointain habitat :

*Cette fois encore accomplis mon désir...  
Verse la force au fond de son coeur...  
qu'il revienne sain et sauf aux nefs rapides  
après avoir repoussé loin d'elles les cris du combat.*

Et cependant, il est difficile pour le croyant d'aujourd'hui de s'identifier à la foi religieuse des héros de *l'Iliade* comme à celle d'Ulysse dans *l'Odyssée*. Les dieux auxquels s'adressent les héros de *l'Iliade* semblent trop humains, fantasques, étrangers à toute notion de justice. Le merveilleux et le surnaturel abondent dans *l'Iliade*. Les miracles sont de plusieurs sortes. Les dieux font disparaître des yeux de l'adversaire le combattant qu'ils favorisent. Au chant XXI, vers 595 :

*Achille s'élance sur le divin Agéonor. Mais Apollon lui refuse cette gloire. Il arrache Agéonor et le dérobe derrière une épaisse vapeur, puis il le conduit à l'abri du combat.*

De même, dans le premier combat entre Achille et Hector, Achille par trois fois s'élance et par trois fois il frappe la vapeur épaisse. C'est Apollon qui sauve Hector.

Ceci dit, il est également vrai que l'on pourrait supprimer les interventions divines sans altérer le récit. C'est ce qu'a tenté l'écrivain italien Alessandro Baricco<sup>1</sup>, voulant adapter *l'Iliade* à une lecture publique qui n'excéderait pas la durée de quelques heures. Pour cela, il a élagué le texte, mais il a surtout, supprimé toutes les interventions des dieux. Telle qu'il l'a voulue, l'adaptation de *l'Iliade* d'Alessandro Baricco est très belle, elle rend compte de l'humanité des personnages d'Homère non sans réduire la vision du poète.

Car ce qui est frappant dans *l'Iliade*, c'est la façon dont Homère a figuré le mystère insondable de la liberté humaine confrontée à la destinée assignée par les dieux. Liberté et fatalité sont antinomiques. La

<sup>1</sup> Alessandro Baricco, *Homère, Iliade*, folio Gallimard, 2007.

raison humaine ne peut les réconcilier. Peut-on être libre et déterminé à la fois? Et cependant dans l'expérience intérieure, à l'heure des choix, on peut se sentir parfaitement libre tout en ayant, rétrospectivement, la conviction d'avoir été conduit de façon inéluctable dans les événements les plus décisifs de la vie.

Homère a réussi à peindre des hommes libres, régis par leur tempérament propre et leurs passions et en même temps constamment conduits par des forces transcendantes figurées par des dieux anthropomorphes, soumis eux-mêmes, comme les hommes, au destin.

Les personnages de *l'Iliade* délibèrent, librement, tous ensemble pour fixer leurs plans de combat. Agamemnon, au chant IX, vers 27, devant la défaite de ses troupes convoque une assemblée et propose :

*de fuir avec nos bateaux vers notre terre natale.*

Diomède le traite de lâche, le vieux Nestor, fort de son expérience, incite Agamemnon à se réconcilier par des présents avec Achille. Ce dernier discute longuement avec l'ambassade que lui envoie Agamemnon, ne se laisse convaincre ni par Ulysse ni par son vieux père nourricier, Phénix, et s'accroche à son ressentiment. C'est la passion qui parle.

Sur le plan individuel, les héros délibèrent souvent longuement en eux-mêmes, avant d'agir dans un sens ou dans l'autre. Ainsi du troyen Agénor, au chant XXI, vers 550 :

*Dès qu'il aperçoit Achille, preneur de villes, il s'arrête, mille pensées s'agitent dans son coeur: «Ah, misère si je suis devant le puissant Achille, du côté où les autres se ruent, affolés, il m'attrapera quand même et me coupera le cou, pauvre de moi, mais si je laissais Achille les poursuivre pour fuir, à toutes jambes, loin du rempart jusqu'à la plaine d'Ilion, alors, le*

*soir, après m'être baigné dans le fleuve, lavé de ma sueur, je reviendrais à Ilion. Mais qu'a besoin mon coeur de discuter ainsi... Ne pourrait-il pas m'apercevoir détalant de la ville vers la plaine et d'un bond me rattraper de ses pieds rapides? Et alors plus moyen d'éviter la mort et le destin. Achille est plus fort que tous. Et si je lui faisais face devant la ville? Sa chair à lui aussi n'est-elle pas vulnérable à la pointe du bronze, il n'a qu'une seule vie et on le dit mortel.» Il dit et ramassé sur lui-même, il attend Achille.*

Le choix entre la vie et la mort est donné à Achille au chant IX, vers 410, Achille parle:

*Ma mère me l'a dit, Thétis, la déesse aux pieds d'argent: deux destins m'entraînent vers la mort. Si je reste à me battre autour de la ville de Troie, c'en est fait pour moi du retour mais ma gloire sera impérissable. Par contre, si je rentre au pays, je perds ma gloire sublime au profit d'une longue vie et la mort de longtemps ne m'atteindra.*

Patrocle mort, le choix d'Achille est fait. Désormais, ce qui lui importe, c'est de venger son cher Patrocle, de tuer Hector et de permettre aux Achéens de vaincre les Troyens. Au chant XVIII, vers 114, il dit à sa mère:

*Aujourd'hui donc j'irai, je rencontrerai celui qui a détruit le visage que j'aimais, Hector. Je mourrai, le jour où Zeus et les autres immortels en auront décidé... Et je remporterai une gloire sublime.*

Le choix d'Hector est plus ambigu. C'est là où l'on peut voir l'enchevêtrement de la liberté et du destin fixé par les dieux. D'emblée, au début de *l'Iliade*, quand il retrouve sa femme aux Portes Scées, au chant VI, vers 441, l'idée de se tenir comme un lâche, loin de la bataille, lui répugne. Il se bat pour le salut d'Ilion et pour la gloire. Il est prêt à mourir mais il sait aussi que personne, lâche ou brave, ne peut mourir

avant son heure. Il a confiance dans le soutien, jusque là constant, de Zeus. A la fin du poème, au chant XXII, vers 5, Hector se tient seul, debout, devant les portes de la ville. Le choix est d'affronter Achille et de le tuer ou de périr. Hector a un moment d'hésitation (chant XXII, vers 108) :

*Il vaudrait bien mieux affronter Achille et ne revenir qu'après l'avoir tué ou alors périr glorieusement sous ses coups, face à la ville. Et si plutôt je déposais là mon bouclier bombé et mon casque puissant, si j'appuyais ma pique à la muraille et faisais face à Achille pour lui promettre qu'Hélène et ses trésors, tout ce qu'Alexandre a amené sur ses nef creuses à Troie et qui a causé notre querelle, tout cela, je le rendrai aux Atrides... Mais à quoi bon discuter ainsi en mon cœur? Il n'aura ni pitié ni respect pour moi si je vais à lui. Mieux vaut vider notre querelle au plus vite.*

Mais dès qu'il voit Achille, semblable au feu ardent ou au soleil levant, Hector, terrifié, se met à fuir et fait par trois fois le tour de la ville, poursuivi par Achille. Alors Athéna, avec le consentement de Zeus, intervient, trompe Hector, en prenant les traits d'un de ses frères, Déiphobos, qui lui conseille de faire face et de repousser Achille. Le combat commence, mais il est inégal, car Athéna soutient Achille et c'est Hector qui meurt en prophétisant la mort d'Achille, à Troie, sous les coups de Paris et d'Apollon.

Ici l'on voit clairement agir la destinée. Mais il est intéressant de relever, dans la version de Baricco, la suppression d'Athéna, laissant le même frère, Déiphobos, intervenir directement, en homme, pour conseiller à Hector d'affronter Achille. Et ce récit sonne juste. Il est d'une parfaite rigueur psychologique, assure la même humanité au personnage, mais traduit une autre vision des hommes.

Les héros d'Homère sont des personnages bien humains avec leur tempérament propre, leurs particularités individuelles. Ce ne sont pas des marionnettes aux mains des dieux, ni dans *l'Iliade*, ni dans *l'Odyssée*. Et cependant, malgré la liberté de leurs choix devant chaque décision, chaque initiative, leur vie est régie par les dieux. Ils le savent, ils ne l'oublient jamais. En chaque occasion, ils réclament l'aide, le soutien des dieux, leur direction sur la voie à suivre; ils reconnaissent à chaque fois leur présence parmi eux, leur intervention, soit providentielle, soit fatale. Et les dieux, Zeus en particulier, savent tout des hommes. A chaque étape du récit, Zeus prédit l'avenir. Ainsi au chant XV, vers 59, Zeus énumère les faits qui vont suivre, dans leur ordre exact.

Tout est dit et prédit. Homère ferait-il fi de toute liberté humaine ? S'il est vrai que les hommes ne peuvent prédire à coup sûr que ce qui est déterminé, comme, par exemple, le retour des saisons ou la course du soleil, les dieux, eux, dans leur omniscience, peuvent lire l'avenir à livre ouvert comme s'il était déjà passé.

Il n'en reste pas moins que la force du destin est affirmée partout dans *l'Iliade*. Le destin y est une force plus puissante que tout vouloir divin. Au chant XXII, vers 168, lorsqu'Hector fuit éperdu devant Achille, Zeus s'exclame:

*Mon âme se désole pour Hector. Allons, réfléchissez, dieux et consultez. Le sauverons-nous de la mort?*

*Quoi, lui dit Athéna, un simple mortel, voué depuis longtemps à son destin, tu veux maintenant le sauver de la mort cruelle?*

Les jeux sont faits. Zeus pèse sur sa balance les destins humains. Au chant VIII, vers 68:

Quand le soleil a gravi la moitié du ciel, le père des dieux déploie sa balance d'or, il y place les deux sorts de la mort douloureuse, celui des Troyens dompteurs de chevaux et celui des Achéens à la cotte de bronze. Il la saisit par le milieu et c'est le jour fatal des Achéens qui penche.

Au chant VII, vers 102 :

Les termes de la victoire sont fixés d'en haut par les dieux immortels.

ou au chant XVII, vers 514 :

Tout repose sur les genoux des dieux.

L'*Odyssée* présente des dieux une image différente de celle de l'*Illiade*. Athéna y est pour Ulysse une déesse tutélaire, une force providentielle qui assure son salut... Zeus y répond aussi à l'image d'un dieu de justice qui récompense les justes et châtie les coupables. Rien de tel dans l'*Illiade*. Il ne s'agit pas de dieux moraux. Ce sont des forces transcendantes qui s'exercent au delà du bien et du mal et qui régissent la vie humaine selon un plan déterminé.

Les chrétiens parlent de la Providence de Dieu, qui répond à leurs prières et pourvoit à leurs besoins. Les Grecs ont été sensibles à la fatalité, la *moira*, c'est-à-dire la part réservée à chaque être humain au cours de son existence. Providence et fatalité sont l'avertissement et le revers d'une même médaille, la face de Dieu. On peut réconcilier ces deux visions, si l'on admet que la Providence inclut, dans son vouloir, non seulement ce qui nous semble bon, de notre point de vue, mais aussi la souffrance, la maladie et la mort. Dieu ne les considère pas du même œil que nous, car il peut en tirer à chaque instant le plus grand bien.

Au cours d'une même vie, nous pouvons faire l'expérience de la liberté de nos choix mais nous trouver aussi confrontés à des jeux, jeux de circonstances qui nous dirigent ou nous meuvent en dépit de nous-mêmes. Liberté et fatalité peuvent être vécues comme des faits d'expérience tout en demeurant à jamais inconciliables pour la raison humaine.

Hélène Guisan

Les citations de l'*Odyssée* sont tirées de la traduction de Frédéric Mugler, Actes sud, 1995, celles de l'*Illiade* de la traduction de Paul Mazon, Belles Lettres, 1937, retouchées par l'auteur de ce texte.

#### **Bibliographie:**

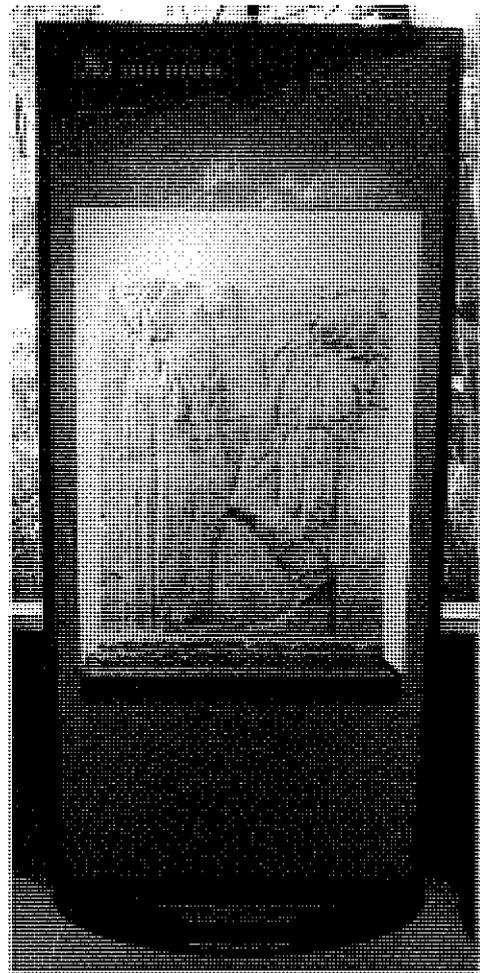
- Jean-Pierre Vernant, *Entre Mythe et Politique*, édition du Seuil, 1996
- Olga Komninou-Kakridi, *Plan et technique de l'Odyssée*, réédition Estia, Athènes, 1993
- Olga Komninou-Kakridi, *Plan et technique de l'Illiade*, réédition Estia, Athènes 1993



*L'exposition dans le hall d'Uni-Dufour*



*Tête d'Apollon, vers 350-300 av. J.-C.*



*Stèle d'Héra, à droite, face à une divinité ou personification. Vers 450-420 av. J.-C.*



## O DIEUX DE CROTONE !

LIEUX ET TÉMOIGNAGES DU SACRÉ  
À L'INTÉRIEUR D'UNE VILLE ANTIQUE DE CALABRE

### EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES ARCHÉOLOGIQUES<sup>1</sup>

Les dieux grecs n'ont, depuis l'Antiquité, rien perdu de leur pouvoir de fasciner. Ils nous font découvrir une facette du monde antique qui a laissé son reflet dans des bâtiments, simples ou magnifiques, et dans d'innombrables œuvres d'art. Qu'elles soient en marbre ou en terre cuite, en bronze ou en argent, ou même en or ou en ivoire, elles sont souvent d'une qualité exceptionnelle. Les dieux ont été représentés par des statues, sur des reliefs sculptés, sur les monnaies ou sur les vases peints.

Mais les œuvres d'art étaient beaucoup plus que de simples illustrations et les dieux beaucoup plus que des manifestations de la pensée religieuse ou des personifications abstraites : les rites qui leur

étaient destinés faisaient partie de la vie de la cité, non seulement pendant les grands jours de fête, mais encore dans la vie quotidienne. Des sanctuaires, monumentaux ou modestes, se trouvaient dans la zone urbaine aussi bien que dans les régions éloignées où ils marquaient notamment les limites du territoire de la cité. Les dieux et leurs sanctuaires étaient, en particulier dans la culture grecque, un élément central et formateur de la vie privée, sociale et politique. Ainsi, chaque cité grecque avait son propre caractère religieux, son propre panthéon.

Les sources littéraires nous parlent souvent de la grandeur des cités antiques et de l'importance de leurs sanctuaires. C'est aussi le cas de l'antique Crotone, une des plus importantes villes de la Grande Grèce, habitée dès le néolithique, mais qui connut son apogée aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

Pythagore y établit et développa son école philosophique et mathématique, dont l'influence perdurera bien après la fin de l'antiquité. La ville était réputée pour sa salubrité et vit se développer l'une des plus prestigieuses écoles de médecine du monde grec. L'excellence des athlètes crotoniates, dont le célèbre Milon, aux jeux panhelléniques était devenue proverbiale, et Strabon dira que « le dernier des Crotoniates est le premier d'entre les Grecs ».

<sup>1</sup> Genève, Université, bâtiment Uni Dufour, 1<sup>er</sup> octobre-22 décembre 2010, lundi-vendredi, 7h30-20h00

Paris, Institut national d'histoire de l'art, INHA, 15 janvier-1<sup>er</sup> avril 2011.

Une exposition réalisée par l'Unité d'archéologie classique du Département des sciences de l'antiquité de l'Université de Genève, en collaboration avec l'Office territorial de Crotone et Sila, Surintendance pour le patrimoine archéologique de la Calabre et l'Institut national d'histoire de l'art, INHA, Paris

Photographies : Jürg Zbinden, Berne

Contact:

Virginie Nobs, [virginie.nobs@unige.ch](mailto:virginie.nobs@unige.ch), Prof. Dr

Lorenz E. Baumer, [lorenz.baumer@unige.ch](mailto:lorenz.baumer@unige.ch)

Site web : <http://www.expo-crotone.com>

Le peintre Zeuxis choisit pour sa part de jeunes Crotoniates comme modèles pour représenter Hélène de Troie, la beauté des habitantes de la cité étant sans égale...

Aujourd'hui, cette grandeur de Crotone s'est largement estompée, et la ville antique est presque entièrement recouverte par la ville moderne, cité calabraise de soixante mille habitants. Les sanctuaires ont disparu, enfouis sous terre, à l'exception de l'unique colonne qui reste encore du temple d'Héra Lacinia et qui a donné son nom au cap qu'elle marque de son empreinte depuis l'antiquité (Capo Colonna). Crotone antique semble dormir, dans un paysage qui n'a rien perdu de sa beauté, adossé à la mer Ionienne, avec ses grandes plaines entourées de collines et de magnifiques montagnes.

Le temple de Capo Colonna n'était pas le seul sanctuaire de la cité de Crotone, comme nous le révèlent les textes littéraires. Les pelles des archéologues en ont découvert d'autres, comme celui d'Apollon Alaios, situé de l'autre côté du territoire crotoniate. Et on peut s'attendre à ce que d'autres s'y cachent encore.

Et en ville ? Assez souvent, à l'occasion de travaux d'aménagement ou de construction, on dégage dans la Crotone moderne quelques vestiges antiques, restes d'habitat, de monuments publics ou de sanctuaires. Ce sont moins les murs qui impressionnent l'œil du spectateur que les œuvres d'art que l'on y trouve. Pour autant que l'on relève soigneusement tous les indices, les vestiges archéologiques permettent de reconstituer ce que le sol de Crotone n'a à ce jour que très partiellement livré : ils nous parlent des dieux. Et ils nous en parlent avec une beauté et dans une qualité assez souvent exceptionnelle, qu'il s'agisse d'un relief en marbre dédié à Héra (fig. 1), qui est unique, ou d'une petite tête sculptée

d'Apollon (fig. 2).

L'exposition et le catalogue<sup>1</sup> qui l'accompagne invitent donc les visiteurs et les lecteurs à partir pour un voyage de découverte : découverte d'une cité oubliée et de ses dieux, à travers les vestiges archéologiques, en particulier dans la zone urbaine. Ce sont les œuvres qui nous parlent de ces dieux qui sont le cœur de cette exposition, les sculptures de grand format, les reliefs ou les statuettes en bronze, mais aussi les petits objets d'usage quotidien comme les tuiles estampillées ou les monnaies, qui portent les images ou les symboles d'Apollon, d'Héraclès, d'Héra ou d'Athéna.

Pour raconter l'histoire des sanctuaires et cultes de Crotone, nous avons choisi la photographie, avec une intense collaboration entre le photographe et l'archéologue. Ainsi au talent de l'artisan qui a créé les objets antiques s'allie la sensibilité du photographe qui sait, par sa maîtrise de la lumière et de l'ombre, souligner la beauté et rendre visibles les détails de chaque œuvre, qui risqueraient autrement d'échapper au regard du spectateur.

L'exposition, avec le catalogue qui s'y rapporte, est une première étape pour attirer l'attention des chercheurs et du public sur la Calabre, région qui ne connaît pas de recherche archéologique d'envergure ; elle marque le début de projets de fouilles qui ont pour objectif de faire de la région crotoniate un point fort de la recherche archéologique genevoise.

Lorenz Baumer et André-Louis Rey

<sup>1</sup> Le catalogue, qui présente une synthèse des recherches actuelles dans le domaine crotoniate, est disponible auprès de Mme Virginie Nobs, au Département des sciences de l'Antiquité, 2, rue de Candolle, bureau L 206 [Virginie.Nobs@unige.ch](mailto:Virginie.Nobs@unige.ch), au prix de 15.- francs.

## LES PIÈCES ANNEXES DANS LES BASILIQUES PALÉOCHRÉTIENNES EN GRÈCE ET À CHYPRE

### Introduction

La basilique religieuse, lieu de la liturgie eucharistique des chrétiens, comportait depuis le 4<sup>e</sup> siècle trois parties principales suivant un axe est-ouest : le sanctuaire, le naos et le narthex. Dans la majorité des cas, le narthex était précédé d'un atrium. Les pièces annexes se groupaient quelquefois autour de ce noyau. Liées aux besoins propres à chaque édifice de culte, elles n'étaient pas indispensables et leurs positions, plus ou moins avancées vers l'est ou vers l'ouest, n'étaient pas définies. Ainsi, le plan, l'emplacement et la fonction de ces pièces ne répondant à aucune règle établie ou du moins connue, les annexes constituent des éléments variables qui nous posent de nombreux problèmes quant à leur identification.

L'intérêt d'un tel sujet, traité dans un récent travail de mémoire, réside en partie dans le fait qu'une compréhension architecturale de l'édifice cultuel dans son ensemble, constituerait une base solide pour la reconstitution de la liturgie. Ceci, par l'explication de la fonction de chaque pièce ou espace, l'architecture n'étant en quelque sorte que le moulage en négatif de l'action liturgique qui y évolue. Généralement, nous ne prenons en compte que le corps principal de la basilique pour la reconstitution des rites chrétiens des premiers siècles. Il s'agit bien du cœur de l'action liturgique mais certaines pièces annexes ont certainement joué un rôle, les unes liées directement à la liturgie et les autres destinées à son bon déroulement.

Les sources textuelles connues, comme le *Testamentum Domini nostri Jesu Christi*<sup>1</sup> citant

les noms d'éventuelles annexes, ne pouvant garantir l'identification sûre de ces pièces pour la période et les régions qui nous intéressent, nous avons privilégié une étude objective des monuments basée sur l'architecture des pièces. Après l'analyse architecturale d'un grand nombre d'annexes de basiliques grecques et chypriotes, nous avons remarqué que plusieurs d'entre-elles possédaient des caractéristiques communes. Ces dernières ont permis de mettre en évidence des « groupes » d'annexes susceptibles d'avoir eu une fonction identique. Cependant, dans certains cas, une ou même plusieurs caractéristiques communes ne suffisent pas à attribuer une fonction semblable à deux annexes, surtout lorsqu'elles sont rattachées au même édifice. Nous remarquons que ces pièces peuvent être différenciées en deux principales catégories : les annexes à caractère « liturgique » et les annexes à caractère « domestique ». La première catégorie témoigne de pièces dont la fonction s'intègre dans les rituels liturgiques ou s'avèrent utiles pour le bon fonctionnement de ces derniers. Les annexes de la deuxième catégorie attestent d'une fonction purement utilitaire liée aux besoins domestiques de la vie cléricale et de l'accueil des fidèles dans un contexte non liturgique. Dans certains cas, les annexes à caractère « domestique » peuvent résulter d'une réoccupation de l'annexe suite à l'abandon de l'église. Cette situation est difficile à percevoir

*ordines* (livres primitifs de prescriptions donnant une description de l'église telle qu'elle devrait être) de l'ancienne église. Nous possédons la version syriaque, qui remonterait à un original grec, tous deux datant du 5<sup>e</sup> siècle. Post, « La liturgie », 1981, p. 395-396.

<sup>1</sup> Iorio, *Testamentum*, 1991, p. 73-99. Un des

lorsque la chronologie des étapes de construction et de réaménagements des annexes n'est pas précisée ou nous est inconnue. De plus, nous devons envisager la possibilité qu'une annexe à caractère « liturgique » soit aussi utilisée pour une fonction purement utilitaire (ex. le rangement d'objets).

### **Baptistère et dépendances**

Le baptistère<sup>2</sup>, lieu où l'on administrait le sacrement du baptême, est généralement bien identifié grâce à la cuve retrouvée *in situ* ou par son empreinte laissée au sol. La liturgie primitive accordait à la préparation et à l'administration du baptême (cérémonie d'exorcisme et d'initiation) une grande importance. De ce fait, les premiers baptistères se présentaient comme des édifices autonomes et de dimensions souvent considérables. Puis l'écart entre les deux principaux rites du culte chrétien (le baptême et la sainte eucharistie) alla en diminuant. La liturgie eucharistique s'enrichit et se compliqua tandis que le baptême ne jouait plus le même rôle. Ce dernier se rattachait peu à peu aux autres cérémonies et s'intégrait à l'ensemble du culte, de même que le baptistère se rapprochait de la basilique des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles jusqu'à en devenir une annexe.<sup>3</sup> Le baptême était administré en principe par l'évêque ou du moins en sa présence lors de la nuit pascale ou à l'occasion de quelques autres fêtes (Epiphanie, Pentecôte). Par la suite, avec

le mouvement des conversions, les baptêmes se multiplient et sont administrés par des prêtres ou des diacres, parfois dans de simples églises rurales, à diverses dates de l'année. Au VI<sup>e</sup> siècle, les baptêmes d'adultes diminuent au profit des baptêmes d'enfants. De ce fait, on peut s'attendre à ce que le baptistère, en tant que pièce bien distincte, ne soit plus indispensable. C'est pourquoi, dans les basiliques paléochrétiennes les plus tardives, une pièce annexe dépourvue de cuve a pu être utilisée, entre autre, pour le baptême par l'aménagement ponctuel d'une cuve mobile. Cette hypothèse nous amène à penser qu'un espace annexe a certainement pu avoir plusieurs fonctions.

Le baptistère des plus anciennes basiliques (première moitié du V<sup>e</sup> siècle) [fig. 1 « annexe 2 »], se situe à l'ouest, flanquant l'atrium et en l'absence de ce dernier, adossé directement au narthex. Le baptistère des basiliques postérieures (fin V<sup>e</sup> -VI<sup>e</sup> siècle) [fig. 2 « annexe 2 »], est situé plus à l'est et flanque une des nefs latérales.

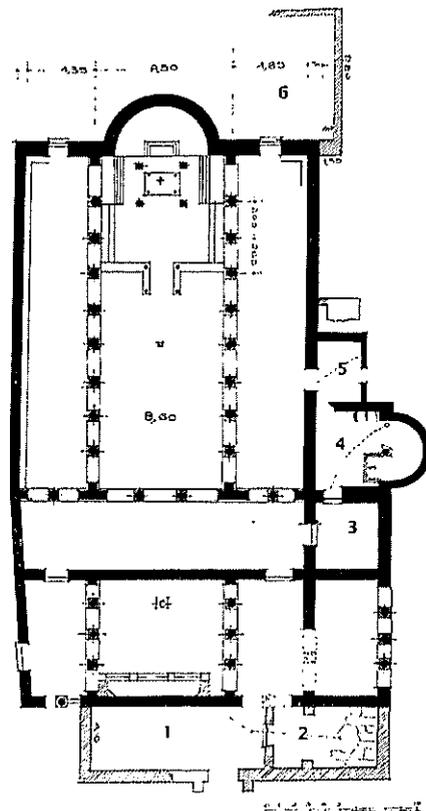


Figure 1 : Néa Anchialos, Basilique B. Milieu du V<sup>e</sup> siècle.

2 Au sujet des baptistères paléochrétiens et de la liturgie du baptême, voir Ristow, *Baptisterien*, 1998. La monographie de Ristow est une étude sur les baptistères paléochrétiens d'Orient et d'Occident. Elle contient un catalogue composé de 1061 baptistères. Parmi ces derniers des baptistères dont l'identification est sûre, des baptistères dont l'identification est incertaine mais probable et des baptistères dont l'identification est incertaine et probablement fausse. Cette étude est surtout basée sur l'architecture et la typologie des baptistères. Picard, *Les rites du baptême*, 1989 : cet article est basé sur les sources, les rites et l'évolution du baptême. La principale source liturgique qui nous renseigne sur le rite du baptême : les I<sup>e</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> catéchèses mystagogiques de Cyrille de Jérusalem. Cyrille de Jérusalem, 1993, p. 318-332.

3 Lemerle, *Philippe*, 1945, p. 332-333.

Cet avancement du baptistère vers l'est pourrait s'expliquer par l'intégration progressive de la cérémonie du baptême à l'ensemble du culte. De plus, la situation occidentale des baptistères du V<sup>e</sup> siècle a certainement eu une valeur symbolique : le non baptisé devait se trouver le plus éloigné du sacré (l'est) avant son initiation à la nouvelle religion. Toute cette symbolique a pu perdre de sa vigueur avec la généralisation de la religion chrétienne dans l'Empire.

On remarque, dans certains cas, que la salle baptismale, identifiée généralement par la cuve, est précédée, suivie ou flanquée d'autres pièces qui varient par le nombre, l'emplacement et les dimensions. On peut donc se demander, si ces pièces communiquant entre elles avaient un rapport avec la liturgie du baptême et formaient, avec la pièce dotée de la cuve, un «complexe baptismal». On a pensé pouvoir expliquer cette multiplication de pièces autour du baptistère en se fondant sur le cérémonial du baptême. Les rites du baptême sont complexes et variables selon les régions et les époques mais, il en ressort des éléments liturgiques essentiels et permanents : les exorcismes (le renoncement à Satan); le baptême par l'eau par triple immersion ou triple affusion<sup>4</sup> ; l'onction d'huile, autrement dit le *chrisma* ou chrême, administrée sur le front et

4 La question du baptême donné par affusion ou immersion est controversée voir *Id.* p. 337. Le fait que la majorité des cuves soient peu profondes nous pousse à penser que le baptême par affusion était une pratique courante. L'immersion totale a certainement été pratiquée lorsque la cuve dépassait un mètre de profondeur, mais cela semble rare. C'est également ce qu'en déduit Ristow après analyse de son catalogue. A partir du VI<sup>e</sup> siècle, les baptêmes d'adultes diminuaient au profit de ceux d'enfants, la cuve ne nécessitait pas une grande profondeur, ce qui ne veut pas dire que l'on ne pratiquait plus les baptêmes d'adultes. Ristow, *Baptisterien*, 1998, p. 50-51. Problématique traitée aussi par Picard, *Les rites du baptême*, 1989, p. 1461-1465, qui en arrive également aux mêmes conclusions, autrement dit à la pratique courante du baptême par affusion et la généralisation du baptême des enfants à partir du VI<sup>e</sup> siècle.

les organes des sens. En partant de ces données liturgiques, on a souvent assigné un nom et une fonction aux diverses pièces entourant les baptistères, mais ces hypothèses trop hâtives à notre sens ne s'avèrent pas toujours pertinentes. Nous trouvons, dans les rapports de fouilles, les termes d'*apoditirion* (vestiaire), *baptistirion* ou *photistirion* et de *chrismarion* ou *consignatorium* (pièce pour l'onction du chrême)<sup>5</sup>.

Encore une fois, les sources liturgiques des rites baptismaux ne permettent pas d'assigner une fonction à une pièce. Les textes anciens distinguent très nettement les différentes parties du baptême, mais ils ne différencient ni ne nomment les pièces où ces rites s'accomplissaient, ce qui n'oblige pas à supposer qu'ils aient été accomplis dans des salles différentes. Une seule exception connue jusqu'ici se rencontre dans les catéchèses de Cyrille de Jérusalem, qui distingue l'endroit où se pratiquaient les exorcismes du baptistère lui-même. Il déclare que la renonciation à Satan se fait dans le vestibule du baptistère<sup>6</sup>, à l'extérieur du baptistère<sup>7</sup>. Nous sommes tentés de reconnaître ce vestibule dans les pièces précédant la salle dotée de la cuve [fig. 2 « annexe 1 »].<sup>8</sup>

5 Ces termes désignent généralement la salle du baptême, mais quelques fois il s'agit de salles différentes dont la fonction respective n'est pas claire. Les sources qui les mentionnent sont les *Catéchèses* de Cyrille de Jérusalem, les *Traditions Apostoliques*, et les *Constitutions Apostoliques*. D'après F. J. Dölger, il n'y a aucun texte qui mentionne le *consignatorium* (*chrismarion* : pièce où l'on administrait le *chrisma*) comme pièce indépendante avant le IX<sup>e</sup> siècle, dans Jeau le Diacre. Cf. „Die Firmung in den Denkmälern des christlichen Altertums“, *Römische Quartalschrift* 19, 1905, p. 26.

6 Cyrille de Jérusalem, 1993, p. 319: « Vous êtes d'abord entrés dans le vestibule du baptistère (...) »

7 *Id.* p. 323: «Voilà ce qui a eu lieu à l'extérieur du baptistère (...) »

8 Lorsqu'il n'existe que la salle baptismale proprement dite, les exorcismes se faisaient certainement dans le narthex ou à l'extérieur de la basilique.

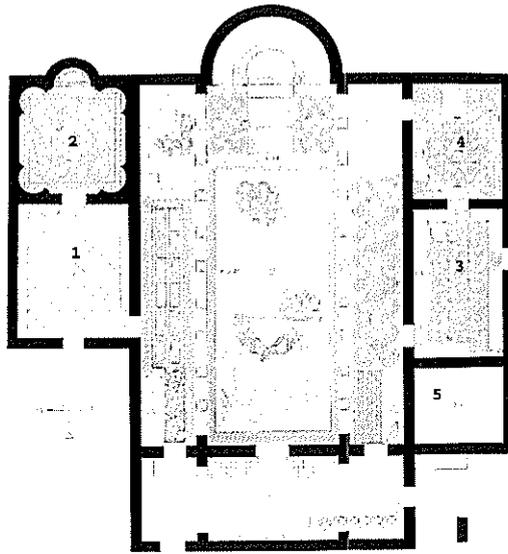


Figure 2 : Cos, Basilique de Mastichari.  
Fin V<sup>e</sup>- début VI<sup>e</sup> siècle.

Faute d'aménagements et de vestiges archéologiques particuliers, mis à part les banquettes, il est difficile d'assigner une fonction précise à ces pièces. Il peut s'agir d'un simple vestibule donnant accès au baptistère, ou du vestibule dont parle Cyrille de Jérusalem, où se pratiquait le premier rite du baptême. Lorsque la salle est ceinturée de banquettes (accueil de personnes qui doivent être assises), on peut supposer qu'il s'agissait d'un lieu pour l'enseignement des catéchumènes sans forcément parler de catéchuménat comme pièce distincte. Le catéchuménat est l'espace destiné aux catéchumènes, mais rien n'indique que l'enseignement des catéchumènes exigeait une pièce spéciale, ce dernier pouvant se faire dans le narthex, dans une autre pièce, à l'extérieur, etc. De plus, il n'est pas interdit de supposer qu'une pièce ait été destinée à plusieurs fonctions. Dans la suite du récit de Cyrille de Jérusalem, on ne parle pas d'un changement de pièce pour le *chrisma*. Cependant, la salle baptismale était suivie, dans certaines grandes basiliques, d'une pièce terminée par une abside [fig. 3 « annexe 2 »]. L'abside marquant à l'époque paléochrétienne la place de l'évêque, et la pièce ne présentant aucune des caractéristiques courantes d'une

chapelle, on peut supposer dans ce cas, que le *chrisma* était administré par l'évêque dans cette annexe absidée. N'oublions pas que certaines de ces pièces, sans assignation particulière, ont sûrement été de simples salles de service destinées, entre autre, au rangement.

### Chapelles /Parecclesia

Les chapelles annexes [fig. 3 « annexe 4 »] sont, dans la majorité des cas, bien identifiées par leur plan et leur aménagement : un autel (souvent sur colonnettes) occupant une position centrale à l'est de la pièce ; une délimitation du sanctuaire à l'est (templon, chancel, décor du pavement, etc.) ; une abside orientale<sup>9</sup> ; un *synthronon* (gradins semi-circulaires) ou des bancs à l'intérieur du *bèma* (espace sacré) destinés au clergé. Nous remarquons que les chapelles qui communiquent directement avec le naos occupent une position plutôt orientale tandis que celles qui communiquent, dans la plupart des cas, avec le narthex par l'intermédiaire d'une autre pièce sont situées plus à l'ouest, du fait de l'implantation de leur accès. Ces chapelles, dont le pavement est plutôt de type luxueux (mosaïque ou marbre) étaient le lieu d'un culte secondaire. Nous pouvons encore ajouter que la séparation de l'espace oriental, autrement dit du sanctuaire, est la principale caractéristique qui permet d'identifier les chapelles et de les différencier des autres annexes à abside orientée déjà mentionnée ci-dessus.

Certaines chapelles possédaient une fonction plus spécifique, celle de chapelles à reliques [fig. 2 « annexe 4 »] caractérisées par l'aménagement d'une fosse (*enkainon*) [fig. 4] en dessous de la table d'autel. Les fosses étant vides, les reliques ont certainement été pillées ou prélevées lors de l'abandon de l'église. Ces cavités présentent les mêmes caractéristiques que celles que l'on retrouve généralement sous les autels des sanctuaires principaux.

9 L'abside n'est pas indispensable pour identifier une chapelle, il existe des *parecclesia* dépourvus d'abside (ex. pièces annexes de Jordanie et l'annexe (4) de la basilique de Mastichari à Cos. La chapelle se termine à l'est par un mur droit.

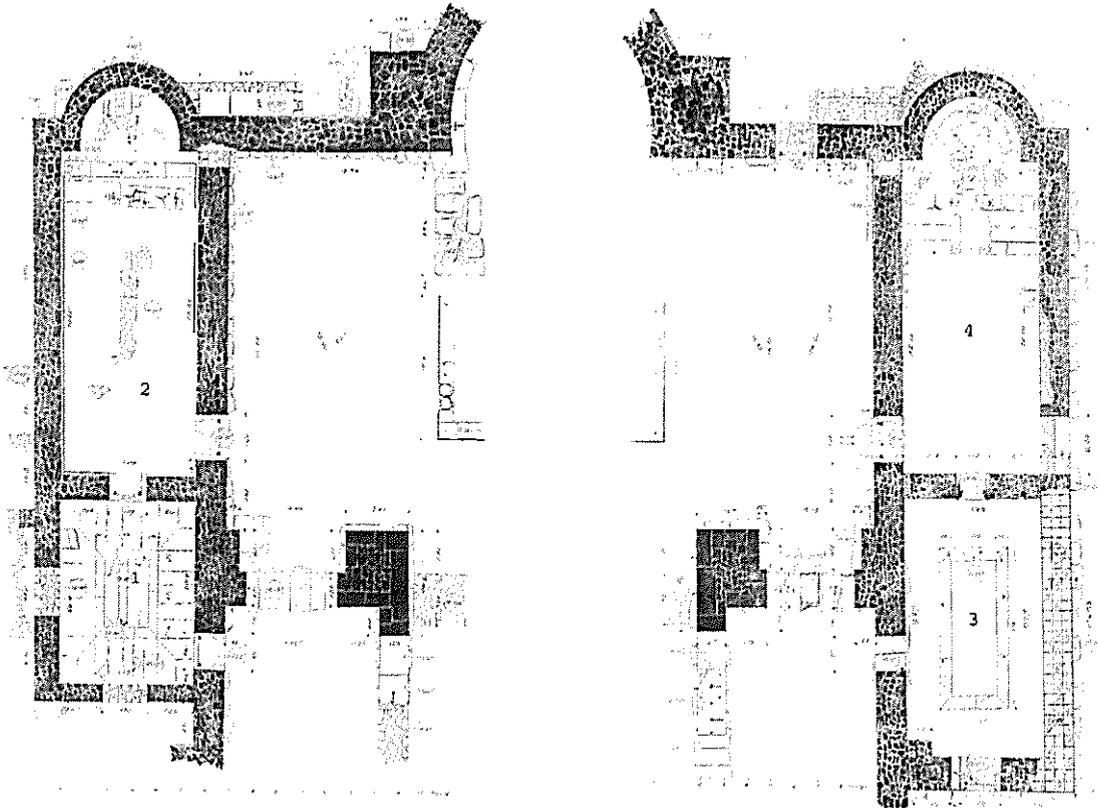


Figure 3 : Philippi, Basilique B.  
Seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle.

### Annexes funéraires

Certaines pièces se présentent comme des annexes funéraires, autrement dit des lieux d'inhumation où l'on a retrouvé une ou plusieurs tombes. Il s'agit souvent d'une réutilisation de l'annexe ou d'une pièce construite postérieurement pour cette fonction précise. Il se peut aussi que l'on y aménage une tombe privilégiée comme c'est peut-être le cas dans la basilique B de Philippi [fig 3 « annexe 3 »]. Une fosse rectangulaire pouvant s'apparenter à une tombe, délimitée par un encadrement en marbre a été retrouvée dans la pièce.

La basilique paléochrétienne a également pu être flanquée de « *martyria* » principalement caractérisés par leur plan<sup>10</sup>. Ces pièces

martyriales sont souvent antérieures à la construction de la basilique, ce qui facilite leur identification. L'église est venue se construire aux côtés du lieu d'inhumation d'un saint ou d'un martyr en incorporant le monument antérieur dans le plan de la nouvelle basilique. Comme exemple, nous pouvons citer l'annexe 1 de la basilique de Kalymnos [fig 5] dont le plan et l'emplacement correspondent à un « *martyrium* ».

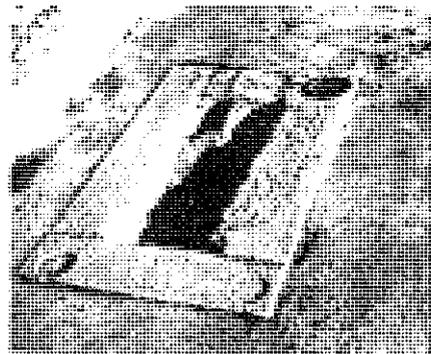


Figure 4 : Fosse à reliques, Cos, Basilique de Mastichari. Fin du V<sup>e</sup> – début VI<sup>e</sup> siècle.

10 Exemples de *martyria* polyconques accolés aux flancs des basiliques et communiquant avec ces dernières : voir Grabar A., *Martyrium*, vol. I, Paris, 1946, p. 335 et ss.

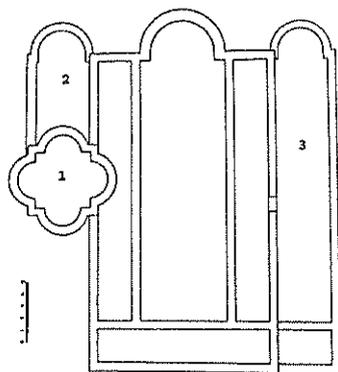


Figure 5 : Kalymnos, Vathy,  
Basilique du lieu-dit Paléopanagia.  
Entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle

**Diaconicon paléochrétien:  
une identification « controversée »**

L'étude des annexes liturgiques nous a amenée à débattre du *diaconicon* paléochrétien mentionné dans certaines sources écrites et souvent identifié à plusieurs annexes sans preuves décisives. Nous avons remarqué que, selon les régions, il n'occupait pas la même place et n'avait pas la même utilité. Ce type d'annexe aurait donc servi à plusieurs fonctions, ce qui rend son identification difficile. Au Proche-Orient, le *diaconicon* semble se placer au nord-est du naos et sert entre autre de trésor, de reliquaire mais aussi de lieu de retraite. Toujours au Proche-Orient, le *diaconicon* est parfois en relation avec une cuve baptismale, ces annexes étant appelées des *diaconica-baptistères*. Cette dénomination témoigne peut-être d'une double fonction ou d'une annexe dont l'usage particulier nous échappe. Selon le *Testamentum Domini*, le *diaconicon* se situe à l'entrée de l'église, autrement dit à l'ouest. Il sert principalement à la réception et à l'enregistrement des offrandes apportées par les fidèles. Les sources textuelles, telle que le *Testamentum Domini*, ne nous permettent pas d'identifier avec certitude les annexes de la basilique paléochrétienne, car d'une part, la liturgie proto-byzantine des régions qui nous intéressent est inconnue et d'autre part, l'application de ce texte à des édifices dont l'organisation varie a

souligné son caractère théorique et a montré ses limites. Cependant, textes et inscriptions nous offrent des indications intéressantes que l'on a pu confronter aux données archéologiques. Les constatations que nous avons ainsi faites nous ont permis d'émettre les hypothèses suivantes :

Certaines annexes se présentent comme des pièces de plan rectangulaire terminées par une abside semi-circulaire saillante non orientée [fig 6 « annexe 1 »]. Ces pièces flanquent toutes le narthex, dans la majorité des cas au sud. Elles communiquent avec le narthex ou en l'absence de ce dernier avec l'atrium. Elles sont généralement accessibles depuis l'extérieur et leur pavement est souvent d'un type luxueux. Aucun aménagement particulier n'a été retrouvé dans ces annexes; nous pouvons cependant imaginer qu'elles ont reçu un mobilier en bois. Nous avons rapproché ces pièces de salles de réception et d'audience, principalement par rapport à l'abside qui, à l'époque paléochrétienne, marque la place de l'évêque. Le décor soigné et la deuxième entrée, probablement destinée à l'évêque, sont des éléments qui corroborent cette hypothèse.

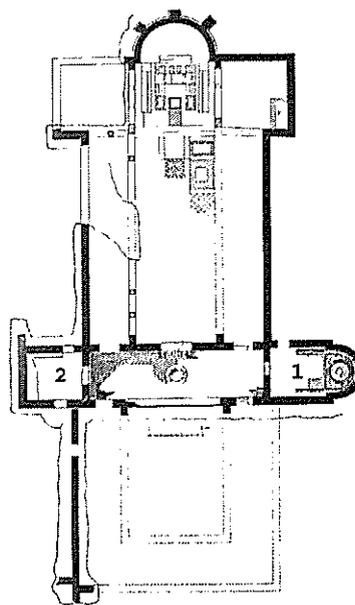


Figure 6 : Epire, Nicopolis, Basilique.  
Fin du V<sup>e</sup> – début VI<sup>e</sup> siècle.

Les annexes équipées de table<sup>11</sup> et banquette occupent une position plus ou moins occidentale. Dans certains cas, leur aménagement et position se prêtent bien à la réception des offrandes. Nous mentionnerons ici l'exemple du « *diaconicon* » de la basilique de Kourion à Chypre [fig. 7]<sup>12</sup>: A.H.S. Megaw a identifié comme *diaconicon* une pièce allongée, établie à l'ouest du narthex et au nord de l'atrium. Les inscriptions scripturaires du pavement<sup>13</sup> de cette pièce font référence aux offrandes apportées et enregistrées dans le *diaconicon*. On y a retrouvé un plateau de table et des banquettes en maçonnerie. Par son emplacement, son aménagement, ses inscriptions et sa datation, nous sommes tentés, tout comme Megaw, de rapprocher cette annexe du *diaconicon* du *Testamentum Domini*.

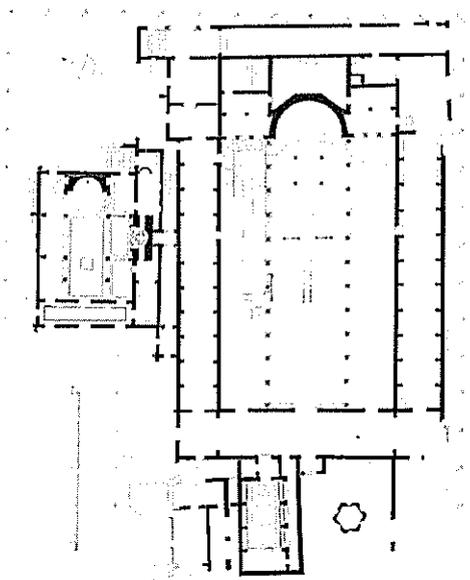


Figure 7 : Chypre, Basilique de Kourion. Deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle.

11 Ces tables n'étant pas des autels.

12 Megaw, *Kourion*, 2007, p. 357-360 et 368-369.

13 Une inscription grecque de six lignes composant trois versets tirés des Psaumes dans la traduction de la Septante était visible des personnes entrant dans la pièce. Un de ces versets fait référence à la réception des offrandes : Ps. 76 (75) :12 « Faites des vœux, acquittez-les envers l'Éternel, votre Dieu (...) ». Megaw, *Kourion*, 2007, p.368

Selon la largeur des banquettes, on suppose qu'elles étaient éventuellement des comptoirs ou qu'elles auraient supporté des dispositifs de rangement. Les annexes s'apparenteraient alors à des lieux de rangement d'objets utilitaires ou liturgiques. Quelquefois, le pavement peut indiquer une hiérarchisation entre les pièces qui présentent un aménagement identique. Les annexes présentent les caractéristiques d'un lieu d'accueil ou d'enseignement lorsqu'elles sont ceinturées dans leur plus grande partie de banquettes. On peut parler, selon le cas, de catéchuménat ou de vestibule ou simultanément des deux. Parfois, les tables sont associées à des systèmes d'évacuation des eaux. La présence de l'eau dans l'annexe peut résulter du lavage d'offrandes, de nourriture, de vaisselle ou encore d'usages liturgiques (ablutions des mains du clergé, etc.).

Nous sommes arrivés à la conclusion qu'une annexe pouvait avoir plusieurs fonctions. Cependant, lorsque l'on observe une multiplication d'annexes, ces mêmes fonctions auraient pu être réparties entre plusieurs pièces.

Nous avons remarqué que plusieurs églises étaient adossées, le plus souvent au nord, d'une enfilade d'annexes qui présentaient par le décor et la communication direct avec le naos un caractère plutôt liturgique. L'annexe orientale de ces enfilades de pièces se distingue quelquefois par son abside. On retrouve cette situation principalement à Chypre [fig. 8 « annexe 10 »] mais aussi au nord de la Grèce. On a comparé ces pièces à des annexes similaires du Proche-Orient [fig.9] et de Croatie. Ces dernières contenaient une cuve baptismale. Par comparaison avec les baptistères terminés par une abside, nous avons proposé l'hypothèse d'un baptistère à cuve mobile pour ces annexes. Cette fonction est probable mais elle n'exclut pas la possibilité que la pièce ait pu recevoir d'autres rôles.

### Annexes domestiques et utilitaires

Nous avons terminé cette étude en présentant des annexes dont la fonction serait purement utilitaire. Ces dernières se caractérisent par leur pavement plus commun et par les vestiges

et aménagements spécifiques à leur fonction.

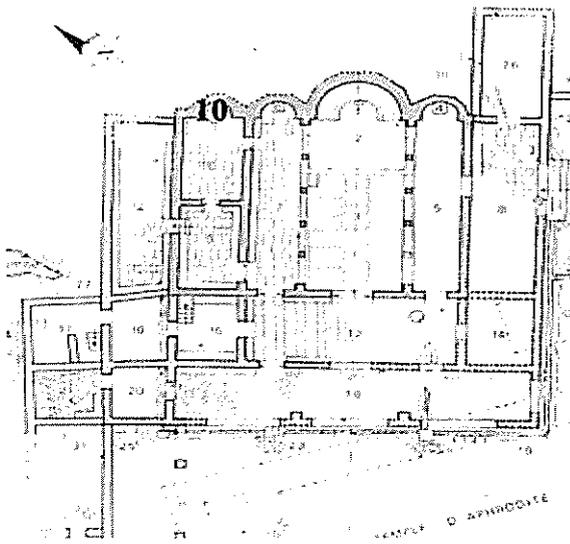


Figure 8 : Chypre, Basilique d'Amathonte.  
Fin du VI<sup>e</sup> – début du VII<sup>e</sup> siècle.

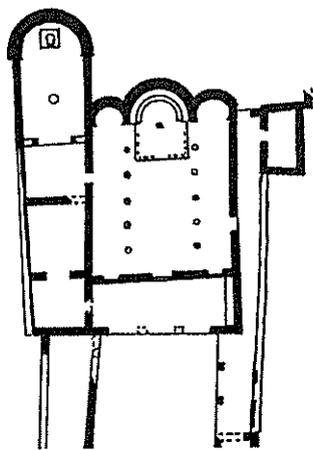


Figure 9 : Basilique de Khirbet Al Karak.  
Milieu du VI<sup>e</sup> siècle.

L'église avait besoin de lieu de stockage et/ou de rangement mais aussi de lieux pour la préparation et le partage des repas. Le clergé se prêtait parfois à une activité agricole (ex. pressoir à huile) et de ce fait a installé une annexe à cet effet. La possibilité que certaines annexes soient uniquement des lieux de passages comme des halls, des couloirs ou encore des cages d'escaliers est aussi à envisager.

Au terme de cette étude, nous sommes en mesure de cerner en partie la nature et la

fonction de certaines pièces annexes. Nous avons pu observer que seules les pièces qui présentaient un caractère architectural et des vestiges archéologiques destinés à une fonction spécifique pouvaient être identifiées avec certitude. La fonction des pièces annexes dans les basiliques paléochrétiennes est un thème encore méconnu mais qui reste néanmoins très intéressant en vue d'une compréhension des rites chrétiens des premiers siècles. Les anciennes hypothèses pourront être reconsidérées et développées avec l'avancée de la recherche, que ce soit par la mise au jour de nouvelles églises ou par la découverte de sources écrites et épigraphiques inédites.

Cette étude a souligné l'importance d'une fouille archéologique systématique et méticuleuse des monuments et la nécessité d'établir des rapports de fouilles détaillés, précis et riches en illustrations.

Athéna Passas

#### BIBLIOGRAPHIE

- Babic G., *Les chapelles annexes des églises byzantines : Fonction liturgique et programmes iconographiques*, Paris, 1969.
- Cyrille de Jérusalem, *Les catéchèses baptismales et mystagogiques*, trad. de Jean Bouvet revue et actualisée, coll. *Les Pères dans la foi* 53-54, Paris, 1993.
- Cyrille de Jérusalem, *Catéchèses mystagogiques*, éd. A Piédagnel, trad. P. Paris, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, coll. *Sources chrétiennes* 126bis, Paris, 1988.
- Iorio, R., *Il battistero di Santa Severina*, Effesette, 1991, p. 73-99. (trad. Rahmani J.G.)
- Lemerle P., *Philippines et la Macédoine Orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945.
- Mogaw A. H. S., *Kourion: Excavations in the Episcopal Precinct*, DOS, Washington, 2007.
- Orlandos A., « Η από του νότιου προς τὸν ἱερὸν μετακίνησις τοῦ διακονικοῦ εἰς τὰς ἐλληνοκρατικὰς βασιλικὰς », in *ΔΧΑΕ* 4, 1964-1965, p. 353-352.
- Pallas D., *Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973*, Rome, 1977.
- Pallas D., « L'édifice culturel chrétien et la liturgie dans l'Illyricum oriental », dans *ACIAC X (1980)*, Thessalonique, 1984, p. 85-160.
- Picard J.-Ch., « Les rites du baptême d'après les textes » dans *ACIAC XI*, vol. 2, Cité du Vatican, 1989, p. 1451-1474.
- Post P., « La liturgie en tant qu'architecture ? Remarques sur la relation entre le *Testamentum Domini Jesu Christi* et l'architecture des églises dans l'Illyricum oriental » dans *Bijdragen XLII*, 1981, p. 392-420.
- Ristow S., *Frühchristliche Baptisterien*, Münster, 1998.
- Sodini J.-P., « Les annexes liturgiques des basiliques de Byllis », dans *L'Égypte méridionale et l'Épire dans l'Antiquité IV*, Paris, 2005, p. 431-446.
- Sodini J.-P., « Les dispositifs liturgiques des basiliques paléochrétiennes en Grèce et dans les Balkans », dans *CorsiRav* 31, 1984.
- Σοῦριῶν Γ., Αἱ παλαιοχριστιανικὰ βασιλικὰ τῆς Ἑλλάδος, *ΑΕφθ.*, 1929, p. 161-248.

## D'ANKARA À MYSTRA, LE DIALOGUE AVEC UN PERSE DE MANUEL II PALÉOLOGUE <sup>1</sup>

*Pour faire suite à l'article paru en novembre 2006 dans le numéro 39 de Desmos, article qui présentait le personnage de l'empereur byzantin Manuel II Paléologue et le replaçait dans son contexte historique, alors que faisait rage la polémique autour d'une citation de l'un de ses ouvrages par Benoît XVI, voici un retour sur le contexte et le contenu de ce remarquable texte médiéval.*

Dans le numéro de *Desmos* d'il y a quatre ans, l'évocation du personnage de Manuel II Paléologue et de sa carrière était illustrée par une photographie de la citadelle d'Ankara prise probablement en 1912 par le Père Guillaume de Jerphanion, bien connu pour ses travaux sur les églises rupestres de Cappadoce. Il s'agissait alors de rappeler le décor dans lequel s'étaient déroulées, sans doute au mois de décembre 1391, les conversations sur la religion qui réunissaient l'empereur byzantin, alors âgé de 40 ans, et le vieux juge chez qui il demeurait pendant son séjour forcé auprès du sultan ottoman Bayezid (ou Bajazet, selon la vieille transcription française de son nom), la chasse et les banquets auprès du sultan occupant une bonne partie du temps, au grand dam de Manuel.

En cette fin du XIV<sup>e</sup> siècle, l'empereur grec de Constantinople, malgré son titre officiel de *Basileus* des Romains, qui perpétue l'Empire d'Orient depuis l'Antiquité tardive, était en effet depuis la fin de 1371 un vassal du souverain ottoman. Outre le paiement d'un tribut, l'empereur byzantin pouvait ainsi surtout être obligé de participer à des expéditions militaires ottomanes, alors que son

intérêt serait précisément que des attaques extérieures viennent affaiblir la puissance des sultans. C'est d'ailleurs ce qui se passera à la suite de la victoire des Mongols de Timur (Tamerlan) sur Bayezid à la bataille d'Angora/Ankara, en juillet 1402, qui mettra temporairement fin à cette situation de sujétion.

Mais en 1391, Manuel en était réduit à effectuer des allers-retours entre l'Anatolie, où Bayezid faisait campagne et requérait sa présence, et Constantinople, d'abord pour assurer son trône, dès qu'il eut appris la mort de son père Jean V en février 1391 ; puis, après avoir accompagné les campagnes de Bayezid de juin à décembre 1391, en janvier 1392. Dans de telles circonstances, on imagine que la rédaction finale des entretiens qui avaient eu lieu durant un mois environ, et sur lesquels Manuel avait sans doute pris des notes, n'a pu avoir lieu qu'après le retour à Constantinople, soit entre 1392 et le départ de Manuel en 1399 pour son long voyage en Europe occidentale à la recherche d'appuis contre les Turcs. L'ouvrage que nous pouvons encore lire est en effet long de près de 300 pages denses, subdivisées en 26 controverses (*dialexeis*), qui correspondent généralement au compte rendu d'une journée ou demi-journée de discussions<sup>1</sup>. Dans les trois

<sup>1</sup> Il en existe une édition critique par Erich Trapp, *Manuel II. Palaiologos, Dialogue mit einem "Perser"* (Wiener Byz. Studien 2), Vienne, 1966; le texte, avec traduction allemande et quelques notes de commentaire, a été republié par Karl Förstel, *Manuel II. Palaiologos, Dialogue mit einem Muslim*. 3 voll. (Corpus Islamico-Christianum, Series Graeca, 4/1-3), Würzburg-Altenberge 1993 - 1996.

pages de prologue qui figurent en tête de l'ouvrage, Manuel le dédie et l'envoie à son frère cadet, Théodore, despote de Mystra de

en traité théologique, et l'empereur a sans doute pu étayer son argumentation en puisant dans des livres qu'il n'avait certainement



*Mystra, le palais des despotes en cours de reconstruction... (photographié en 2008)*

1382 à sa mort en 1407 et fidèle soutien de l'empereur ; le texte a peu circulé et nous est parvenu essentiellement par une copie du XV<sup>e</sup> siècle qui semble dépendre directement de l'exemplaire de l'auteur ou de celui du destinataire.

C'est ainsi que nous passons d'Ankara, lieu des entretiens, à Mystra, lieu où est envoyé le texte, rédigé à Constantinople, et où se trouve le lecteur à l'intention duquel il a été mis en forme. Le souvenir des discussions sur la religion tenues au coin du feu dans la demeure du notable « perse », comme le désigne Manuel dans son jargon classicisant de lettré byzantin, est en partie transformé

pas sous la main à Ankara, mais la situation concrète dans laquelle ont eu lieu les débats est évoquée avec assez de cohérence et de vraisemblance pour qu'on puisse conclure à sa réalité et à celle de la sympathie mutuelle qu'éprouvent le byzantin et le « Perse », ainsi nommé à la fois par affectation classique et parce qu'il appartient à l'élite administrative d'origine iranienne au service du sultan ottoman. Nous voyons d'ailleurs qu'il parle, outre le turc, le persan et l'arabe, ce qui lui permet de faire des apartés avec ses proches sans que les interprètes, qui ne savaient que le turc et le grec, ne puissent alors suivre les débats des interlocuteurs de l'empereur avant que

ceux-ci ne fournissent une réponse ou une argumentation en turc.

Comme on peut l'imaginer, l'apostasie étant exclue pour un musulman, le « Perse » n'aurait pu, s'il avait totalement adhéré aux arguments de Manuel et voulu chercher son salut dans la foi chrétienne, que quitter sa charge et sa famille et se rendre en territoire byzantin pour y devenir chrétien : la chose n'était pas inconcevable pour un Byzantin, puisque de grands personnages finissaient parfois leur vie en se retirant du monde dans un monastère, et le « Perse », vers la fin de la 26<sup>e</sup> et dernière controverse, prétend qu'il va bientôt régler ses affaires et venir à Constantinople avec l'un de ses fils... Mais les craintes d'un changement de décision, exprimées par Manuel, sont confirmées par les premières lignes du prologue adressé à Théodore Paléologue, où le ton est plus désabusé : « Se donner de la peine pour convaincre ceux qui sont déjà dans une conviction, mon très cher frère<sup>2</sup>, voilà qui est parfaitement oiseux : et enseigner à ceux qui persistent dans leurs idées antérieures même lorsqu'on en a démontré la fausseté, voilà qui est tout à fait vain... » La déception de Manuel ne semble pas feinte, et est sans doute à la mesure de ses convictions religieuses personnelles et de l'espoir qu'une discussion prolongée et empreinte de respect mutuel avait pu lui donner d'amener son interlocuteur à une véritable conversion.

La structure du texte est révélatrice d'une progression du débat et d'un désir d'argumenter sur un terrain commun : en effet, les arguments scripturaires sont en principe laissés de côté, puisque les textes de référence des Chrétiens et des Musulmans, malgré des éléments communs, ne coïncident pas. On se met d'accord, dans la controverse 1, sur le principe que chacun exposera sa doctrine sur divers sujets et que l'on débattrà

des points où apparaissent des contradictions, et l'on commence par les doctrines sur les anges et leur immortalité. Les huit premières controverses peuvent ainsi être qualifiées de polémiques, avec les exposés contradictoires des deux doctrines sur une série de sujets et l'échange de critiques : il est successivement question de la Création, de la Chute d'Adam et du Paradis (contr. 2 et 3), de l'âme humaine et des facultés rationnelles des animaux (contr. 4), des succès politiques et militaires comme preuve de la vérité d'une religion (contr. 5), de la comparaison de Moïse et de Mahomet (contr. 6), des lois morales (contr. 7<sup>0</sup>). Manuel nous montre le « Perse » en mauvaise posture à la fin de cette controverse, et cherchant le lendemain à poser l'équivalence entre Mahomet et l'Intercesseur (le *Paraclet*) dont le Christ avait annoncé la venue : Manuel peut alors passer à des problèmes de doctrine trinitaire, et, après une discussion sur les limites de la connaissance humaine, en vient à un exposé plus systématique de la doctrine chrétienne (contr. 8-9), qui va être développé dans une partie d'apologétique positive, dès la controverse 10. Cette partie a sans doute subi davantage de réélaborations, mais reflète aussi la discussion initiale, avec l'exposé malaisé de points d'achoppement tels que la doctrine de la Trinité. La mission des Apôtres et une brève évocation de l'Eucharistie occupent les deux dernières controverses, sans qu'une véritable conclusion, faute d'une conversion, ne vienne couronner le tout : c'est en réalité le prologue, écrit après coup et reflétant la déception de Manuel, qui en tient lieu, mais le lecteur moderne est libre de penser que l'essentiel était dans le fait du débat, vif mais courtois, et non dans le triomphe d'une doctrine au détriment d'une autre.

André-Louis Rey

2 Littéralement : « ô tête qui m'est de toutes la plus chère ».

## PUBLIER, CONSERVER, RESTAURER : TRAVAUX EN COURS AUTOUR DE HAGIA KYRIAKI DE NAXOS ET DE LA PROBLEMATIQUE DES DECORS ANICONIQUES

Après le succès du colloque international d'octobre 2009 et notamment des conférences publiques prononcées par M.-F. Auzépy et par le Révérend Père G. Tsetsis, la tâche de fixer sous forme écrite et de publier sous forme d'un livre richement illustré la quinzaine de communications présentées est en cours. Le colloque, qui a fait le point des recherches sur l'aniconisme dans l'art religieux byzantin, a été suivi par un public bien plus large que le cercle des spécialistes auxquels il s'adressait en premier lieu. Ce succès a permis de mesurer l'intérêt pour l'époque byzantine et pour les formes artistiques dans lesquelles s'est exprimée pendant celle-ci la sensibilité religieuse.

*Une église rupestre de Cappadoce au décor aniconique menacé par l'érosion de la roche*



La tenue du colloque a été rendue possible par des subsides de la Faculté des lettres de l'Université de Genève et du Fonds national suisse de la recherche scientifique, ainsi que par la précieuse collaboration du Musée d'Art et d'Histoire ; la publication des actes sera de même assurée sans mettre à contribution les ressources de l'Association Hagia Kyriaki, Naxos, réservées à son but statutaire de réalisation de la restauration du monument exceptionnel qui nous a amenés à nous pencher sur le contexte dans lequel doit être replacé son décor peint.

La première phase d'intervention pour la conservation et la restauration des parties essentielles du décor est désormais toute proche : les autorisations nécessaires nous ont été accordées par les instances compétentes du Ministère grec de la culture, et les modalités organisationnelles permettant à l'équipe suisse de conservateurs-restaurateurs (Eric-J. Favre-Bulle et l'Atelier Saint-Dismas SA) de travailler en collaboration avec un atelier grec, aux côtés de l'équipe de l'architecte-

restaurateur (Yannis Kizis) ont pu être précisées. Quant aux moyens financiers nécessaires, la Fondation Leventis a décidé de nous accorder un subside pour les travaux de consolidation et de fixage des peintures murales, à la condition toutefois que, de notre côté, nous financions les travaux indispensables à l'étanchement et à la consolidation des parties correspondantes du bâtiment.



*Sur les toits d'Hagia Kyriaki, la voûte de la nef et le tambour de la coupole*

L'Association dispose actuellement d'un peu moins de la moitié de la somme nécessaire selon l'estimation détaillée de notre architecte-restaurateur en Grèce : il est de la plus grande importance que nous puissions réunir, dans les délais les plus brefs, les quelque 30'000 Euros qui nous manquent afin de pouvoir bénéficier de la contribution de la Fondation pour la conservation des peintures. Les Amitiés gréco-suisse de Lausanne et quelques membres de nos associations que nous avons sollicités se sont déjà engagés pour plusieurs milliers de francs à contribuer à cet effort ; nous les remercions de leur générosité et espérons que, malgré le contexte économique actuel – qui, soit dit en passant, rend d'autant plus souhaitable l'exécution de travaux qui seront largement effectués localement – nous parviendrons à atteindre notre but dans un tout proche avenir, avec le soutien de toutes les personnes intéressées. Vous trouverez tous les renseignements nécessaires sur le site internet de l'Association Hagia Kyriaki, <http://www.hagia-kyriaki.org> ou auprès de son comité, que vous pouvez également atteindre à l'adresse suivante :  
Association Hagia Kyriaki, Naxos  
p/a Me F. Payot,  
4, r. Saint-Ours, 1205 Genève, CCP 17-175564-8

## SOPHOCLE, MISES EN SCÈNE CONTEMPORAINES

**Cet article est tiré d'une conférence que Mme Stivanaki a présentée dans le cadre du centre de recherches en langues et littératures européennes comparées de l'Université de Lausanne, en mai 2009.**

Sophocle occupe une place privilégiée dans le théâtre grec. Chaque été, des milliers de spectateurs assistent dans les théâtres antiques, comme celui d'Epidaure entre autres, à des représentations de ses tragédies, principalement *Antigone*, *Œdipe roi* ou *Electre*.

Ces dix dernières années, ces représentations donnent un poids considérable à la mise en scène, souvent expérimentale. Dans les cas extrêmes, le texte semble devenir un prétexte à des essais qui suivent une mode théâtrale. Sophocle est, malgré cet engouement pour l'originalité scénique, moins exposé qu'Eschyle et Euripide. Par son texte, Sophocle est lui-même un metteur en scène très austère, un gardien de ses tragédies, mais elles subissent quand même des exagérations et des modifications.

Ce phénomène peut s'expliquer par l'angoisse des metteurs en scène, face à ces textes si riches et par leur volonté de concevoir une mise en scène truffée d'originalité ou d'aspects modernes, pour les adapter à l'époque actuelle. Pour se démarquer, les metteurs en scène mettent en évidence un aspect, une idée, un thème spécifique de la tragédie qui correspond à la

lecture qu'ils en font, mais souvent ils s'éloignent de l'intention principale de l'auteur.

Il est vrai que beaucoup d'expériences sociales contenues dans une tragédie sont mal comprises par le spectateur actuel. L'expérience de la démocratie directe de l'ancienne Athènes est incorporée et représentée par le chœur. Quinze citoyens chantent, dansent, assistent aux passions des acteurs et tirent des conclusions. On arrive ainsi à des vérités universelles. Le chœur représente le peuple qui n'est pas une cohue ni une foule, mais une entité grâce à laquelle la démocratie directe est présente dans le théâtre.

La religion est une autre constante de la tragédie. Elle se manifeste dans chaque tragédie de Sophocle. (Sophocle était lui-même prêtre et participait aux rites religieux.) Le terme *religion* a un sens différent de celui qu'on lui donne aujourd'hui. C'est une religion sans livres sacrés, sans dogme. C'est à la fois le mythe et la poésie, l'actualité et la philosophie. Toute la nature était déifiée et la raison divine est un domaine où la raison humaine ne peut entrer.

Dans la tragédie *Œdipe roi*, le mécanisme du destin voulu par Apollon fait d'Œdipe un jouet dans les mains du dieu ! Œdipe essaie de dépasser son destin ; pourtant ce destin le dépasse et se moque de lui. Alors *Œdipe roi*, pour le metteur en scène, est une provocation, un défi, une épreuve ! Dans ce cas-là, le point sur lequel se base la mise en scène est *l'humain*,

ce qui accentue le génie d'Œdipe, comme le prouve le sous-titre choisi par le metteur en scène George Michailides : *la tragédie de la connaissance*. Œdipe était interprété par Nikitas Tsakiroglou avec une scénographie de G. Patsas. Ce concept a été présenté au Festival d'Épidaure en 1987, par le théâtre national grec. Le palais de Thèbes, était alors remplacé par un énorme cerveau dans lequel se déroulait l'ensemble de la tragédie !

Si, par contre, c'est l'intervention divine qui est mise en exergue, c'est le sous-titre : *la tragédie du Destin* qui est choisi et c'est la puissance divine qui est au centre de la représentation<sup>1</sup>. Une énorme statue d'Apollon<sup>2</sup>, était au centre de la scène et Œdipe, personnage presque secondaire, se lamentait sur les gradins du théâtre aux côtés des spectateurs. Œdipe est alors présenté comme un être complètement impuissant, dépouillé de toute gloire, en train de pleurer et de trébucher parmi les spectateurs. De même, dans le film de Pasolini de 1967, portant le même titre, Œdipe finit comme un mendiant aveugle sur une place italienne, entouré par les passants et les pigeons.

L'interprétation psychanalytique de la pièce accentue l'herméneutique du rêve et du fameux complexe d'Œdipe. De nombreux réalisateurs accentuent la relation incestueuse entre Œdipe et Jocaste sur la scène. Dans *Œdipe roi* au festival de Patras en 2006 dans une mise en scène d'Oskaras Korsounovas, la relation incestueuse est exprimée par un baiser brûlant

1 *Œdipe roi*, Théâtre d'art, metteur en scène: Carolos Koun, Odéon d'Hérode Atticus, Athènes 1969 et 1979.

2 Le décor du théâtre No accentuait également la force d'Apollon (un temple au centre de la scène). *Œdipe roi*, Théâtre No, Herodium, Athènes 2004, metteur en scène: Manssat Nomoura.

entre Œdipe et Jocaste. De même, dans *Œdipe roi* au Festival d'Épidaure en 2000 puis en 2005 dans une mise en scène de George Kimoulis, Jocaste, habillée en robe rouge, était présentée comme une femme désirable caressant Œdipe d'une manière suggestive.

La lecture ethnologique des mythes proposée par Levi-Strauss permet d'autres mises en scène. «Puisqu'un mythe se compose de l'ensemble de ses variantes ... il n'existe pas de version "vraie" [...] Toutes les versions appartiennent au mythe.»<sup>3</sup>: L'auteur soutient qu'en dehors du champ narratif du mythe, il y a également le champ sémantique. En appliquant sa méthode au mythe d'Œdipe, il distingue quatre sortes de signifiés:

- a) les relations familiales surévaluées (p. ex. l'amour mère-fils, l'inceste),
- b) les relations familiales sous-estimées (p. ex. le parricide de Laïos),
- c) le refus de l'origine (assassinat du Sphinx thébain),
- d) l'acceptation de l'origine – de la particularité (les pieds enflés, qui font qu'Œdipe est boiteux).

Œdipe a donc été représenté avec un pied enflé, puisque ce nom en grec signifie « celui qui a le pied enflé »<sup>4</sup>. A Rome au Colisée en 2000, une représentation d'*Œdipe Roi* par le Théâtre national grec, dans une mise en scène de Vassilis Papavassiliou, montrait le roi comme un martyr de l'humanité, le sang des plaies de ses yeux maculant son visage et

3 Cl. Levi-Strauss: *La structure des mythes. Anthropologie structurale*, Paris 1958, p. 242.

4 *Œdipe roi*, Festival d'Épidaure 2000 et 2005, metteur en scène: George Kimoulis ; et *Œdipe roi – Œdipe à Colone*, Théâtre national grec, metteur en scène: Roula Pateraki, Œdipe: Marmarinos, Épidaure 2009. Dans ces représentations, les acteurs jouant Œdipe boitaient.

le corps meurtri, bien loin de la puissance royale. Le lieu choisi, le Colisée, est évidemment en rapport avec cette idée du martyr. La majorité des mises en scène d'*Œdipe roi* dirigées avant les années 1980 présentaient Œdipe comme un leader, qui a finalement eu le courage de l'auto-punition pour sa faute involontaire, à savoir le parricide et l'inceste. L'auto-aveuglement est un châtement moins extrême et constitue plutôt une ultime sagesse. L'effondrement d'Œdipe infligé par le Sort est montré dans plusieurs représentations par une grandeur inégalée<sup>5</sup>. Dans le dernier épisode de la tragédie, quand Œdipe, aveugle et sanglant, prend la route de l'exil, il inspire plus aux spectateurs un profond respect et de la pitié que du mépris.

En 1989, *Œdipe roi* est présenté en caricature de Staline<sup>6</sup>, sous le titre d'*Œdipe tyran*. Cette mise en scène traduit un climat politique et l'origine du metteur en scène. Robert Stouroua est d'origine géorgienne et il donne au mot «tyran» un sens contemporain, très négatif. Ainsi, il présente Œdipe sous les traits d'un gouverneur arbitraire et brutal, d'un représentant du stalinisme, conformément à sa perception historique personnelle et à son expérience. Dans cette perspective de politique actuelle, Œdipe a aussi été présenté comme un chef bureaucrate, plein d'illusions<sup>7</sup> ; ou encore comme un premier ministre britannique<sup>8</sup>, qui s' imagine qu'il

5 *Œdipe roi*, Old Vic Theatre (1945), metteur en scène: Michel Saint Denis, Œdipe: Laurence Olivier.

6 Festival d'Epidaure 1989, *Œdipe roi*, metteur en scène: Robert Stouroua, Œdipe : Kostas Kazakos.

7 Thessalonique, Théâtre national de Serbie. *Œdipe roi*, 2008, metteur en scène: Vida Ognjenovic; Œdipe: Igor Dordevic.

8 *Œdipe roi*, Londres, 2009, Théâtre national, metteur en scène: Jonathan Kent, Œdipe : Ralph Feins.

sauvera Thèbes de la famine, alors que c'est lui-même qui l'a causée. C'est un chef d'Etat de 2010, qui se présente comme un sauveur alors qu'il est lui-même la source du mal (crise économique, environnementale, morale).

A l'été 2009, à Epidaure, *Œdipe roi* et *Œdipe à Colone* ont été représentés en même temps. Des épisodes d'*Œdipe roi* intervenaient en flash-back durant cette représentation, prenant des libertés avec le texte, mais laissant apparaître la place que le mythe d'*Œdipe* occupe dans la civilisation occidentale et dans la mémoire commune.

Personnellement, je pense que la personnalité unique d'Œdipe roi est un paramètre indispensable dans toute représentation scénique, comme un symbole qui se moque du destin, mais en même temps c'est une personnalité-modèle du peuple athénien et de sa civilisation, qui avait atteint un niveau élevé de connaissance de soi. Pour Sophocle l'Athénien, Œdipe symbolise Athènes de l'époque de Périclès<sup>9</sup>. Athènes, la ville-tyran mais aussi la ville-école de la Grèce, comme l'écrit Thucydide<sup>10</sup>. C'est la ville qui est en quête de la connaissance et de la création, même si plus tard la guerre du Péloponnèse mettra fin à cette suprématie; de même Œdipe vivra une chute brutale.

Cette vérité-réalité constitue le centre du conflit

9 Au temps où Sophocle écrit *Œdipe roi*, Athènes souffrait de la peste (après 430 av. J.-C.), exactement comme Thèbes dans *Œdipe roi*. Au vers 626, Œdipe déplore Thèbes: «O Cité, Cité!». La corrélation entre la destruction de Thèbes et le malheur d'Athènes, la peste, dont Périclès fut victime, est évidente.

10 Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre II, chapitre 41, 1: «En résumé, je dis que toute la cité (Athènes) est l'école de la Grèce. (Ξυνελών τε λέγω τήν τε πᾶσαν πόλιν τῆς Ἑλλάδος παιδευσιν εἶναι)



*Théâtre d'Epidaure*

tragique. Œdipe annonce en prophète la chute d'Athènes et de sa civilisation. Finalement l'œuvre est régie par le conflit entre la liberté intérieure et la nécessité externe. Œdipe, comme la ville d'Athènes seront vaincus, mais provisoirement. Œdipe arrive à la connaissance de lui-même grâce à sa cécité, mais il sera déifié à Colone et à Athènes. Athènes, centre du monde antique grec, devient un symbole historique, malgré les défaites subies et les autres catastrophes historiques...

L'autre tragédie de Sophocle qui revient très souvent dans les représentations modernes est *Antigone*. La mise en scène la plus courante présente une jeune fille audacieuse, pleine de déni, de passion, qui se confronte à Créon et qui est anéantie par ce face à face... Le nom de Créon<sup>11</sup> signifie la puissance de l'Etat, la

11 Le nom Créon (Κρέων) est à rapprocher du

puissance des lois. D'habitude, la personnalité politique de Créon n'est pas vraiment développée. Créon reflète la personnalité politique de Périclès,<sup>12</sup> alors que Créon doit redresser la cité de Thèbes après une guerre civile. C'est une tâche ingrate, car le cadre de l'intrigue de la pièce, les passions sont encore vivantes.

Créon est habituellement représenté comme un homme inflexible. Durant l'été 2008, Créon

---

comparatif κρείττων (superl. κράτιστος), « plus puissant », apparenté au mot κράτος « pouvoir », qui désigne aussi l'état.

12 Thucydide (*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre II, chapitre 65) parle du temps de Périclès: «Aux dires c'était une démocratie, mais en réalité dominait le premier homme» (Καὶ ἐγένετο λόγῳ μὲν δημοκρατία, ἔργῳ δὲ ἡ τοῦ πρώτου ἀνδρὸς ἀρχή). De même, Plutarque, Périclès, VIII: «λόγῳ μὲν οὖσαν δημοκρατίαν». Périclès (comme Créon), vit au cours d'une guerre civile (guerre du Péloponnèse, entre Sparte et Athènes). Dans ces circonstances, les pouvoirs du chef d'Etat sont élargies.

était dépeint sous les traits de Pinochet lors de la représentation du Festival national grec à Epidaure 2008<sup>13</sup>. Dans cette représentation, Créon, qui portait des lunettes noires et un uniforme militaire, ressemblait à Pinochet. Créon frappait son fils Hémon et avait un comportement violent envers Antigone! C'est évidemment une convention arbitraire de mise en scène. Dans *Antigone* de Sophocle, Créon est au moins correct et assez démocratique dans ses déclarations de programme politique.

Comme Créon est inflexible, la confrontation entre Créon et Antigone est superficielle, sans profondeur. Elle est vouée à l'échec et la démarche d'Antigone est presque un suicide, une volonté de mort. Antigone serait une représentation humaine d'une très ancienne divinité du monde des morts, et c'est pourquoi elle meurt dans une cave souterraine. En analysant son nom, *anti* : opposé et *gonos* : naissance, Antigone signifie contre la naissance. Antigone est contre, elle s'oppose à l'autorité, à l'idée dominante : elle soutient son père, Œdipe, même après la découverte de son identité véritable et l'accompagne dans son auto-exil. Elle appuie aussi son frère Polynice, rejeté par Créon et la cité ; elle essaie de l'enterrer en bravant Créon. Par contre, elle ne se soucie pas d'Étéocle, son autre frère, qui s'est allié avec Créon et qui est « politiquement correct ».

Dans d'autres interprétations, Antigone perd ce caractère de révoltée; elle est une jeune femme conservatrice assez hystérique<sup>14</sup>, invulnérable

à l'amour, aux paroles de son fiancé Hémon. Elle n'agit que comme représentante d'un ordre établi qu'elle veut imposer. Ce n'est plus une révolte mais au contraire un alignement sur la tradition, sans autre réflexion.

A mon avis, la tragédie d'*Antigone* a un caractère politique. Toutes les tragédies critiquent la gestion du pouvoir, mais chez Antigone cela devient profondément tragique. Autour d'elle règne la mort ! Un de ses frères est sans sépulture pour des raisons politiques. Créon ne respecte pas les lois. Il punit un cadavre ! Il l'humilie, dépasse les limites du sens du respect et provoque l'*Hybris*, l'injure. Il méprise les valeurs morales et les coutumes. Toute la ville le murmure, mais c'est Antigone qui parle, qui réagit. « Non, Créon ne peut pas dominer ni la mort, ni l'amour », comme le déclare Hémon.

En tant que metteur en scène, je pense que cette opposition, qui est au cœur de l'œuvre, doit être montrée! Si, d'une part, le pouvoir, l'amour et la mort sont trois des plus grandes passions humaines et si le pouvoir politique est un acquis social, un besoin social, d'autre part la mort et l'amour sont la racine de la nature humaine, son essence la plus profonde, et je crois qu'elle ne peut pas être domptée, ni éradiquée. Je l'espère....

Evanthia Stivanaki

Professeur associé au département d'Études théâtrales de l'Université nationale d'Athènes

13 *Antigone*, Epidaure 2008, metteur en scène: Lefteris Voyatzis, Créon : Lefteris Voyatzis.

14 Antigone a été présentée obstinée et hystérique dans quelques représentations expérimentales: *Antigone – le culte des morts*, scène expérimentale du Théâtre National, 1999. Antigone a été présentée comme thanatophile en 1984: *Antigone*, Festival d'Epidaure 1984, metteur en scène: G. Remoundos,

Antigone: M. Skountzou.

## NOTRE VOYAGE DANS LE SUD DU PÉLOPONNÈSE DU 15 AU 23 MAI 2010

Les responsables Raymonde Giovanna, Jeanne Michaud et Liliane Karapatis nous ont fait découvrir le sud du Péloponnèse, qui est une des régions les plus attrayantes de Grèce.

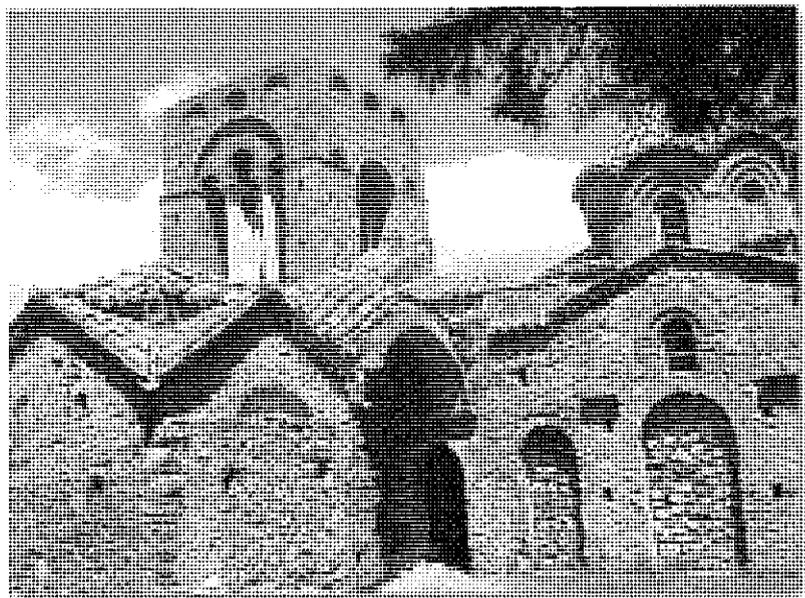
Sur la route pour Sparte, nous nous sommes arrêtés **au Canal de Corinthe** et avons eu la chance de voir le pont s'abaisser dans la mer lors du passage d'un bateau.

Dès le 2<sup>e</sup> jour, nous avons visité **Mystra**, renommée pour ses églises byzantines. A 6 km au nord-ouest de la ville actuelle de **Sparte**, lorsqu'on s'approche du massif du Taygète, se détache peu à peu la forme conique de la colline de **Mystra** et on distingue les ruines de la cité médiévale : en bas, des églises, des monastères et des maisons à l'abri des remparts, plus haut le palais, entouré d'autres églises et de maisons étroitement groupées; au sommet, la citadelle, invaincue.

**Mystra** fut la capitale de la Morée byzantine, turque et vénitienne. Elle est située sur les pentes abruptes d'une colline qui culmine à 621 m. Les Francs y construisirent une citadelle en 1249 et

l'occupèrent jusqu'en 1262. A cette date, **Mistra** devint byzantine jusqu'en 1460, date à laquelle elle fut prise par les Turcs. Deux familles se partagèrent le pouvoir : les Cantacuzène (1348- 1384) et les Paléologue (1384-1460).

L'église *Sainte-Sophie* est une simple église cruciforme. Sa coupole repose sur deux colonnes à l'ouest et, à l'est, sur les deux murs qui séparent les parties du sanctuaire. *Sainte-Sophie* se distingue également par ses proportions; son étroitesse accentue sa hauteur, trait inhabituel dans l'architecture byzantine. L'ordonnance iconographique est comparable à celle de la *Péribleptos*. Parmi les peintures conservées, on peut admirer un Christ trônant dans la



*Sainte-Sophie à Mystra*

conque-de l'abside, l'Ascension dans la voûte du sanctuaire, les images des grandes fêtes dans les trois hautes voûtes de la croix et les scènes de la Passion à l'ouest.

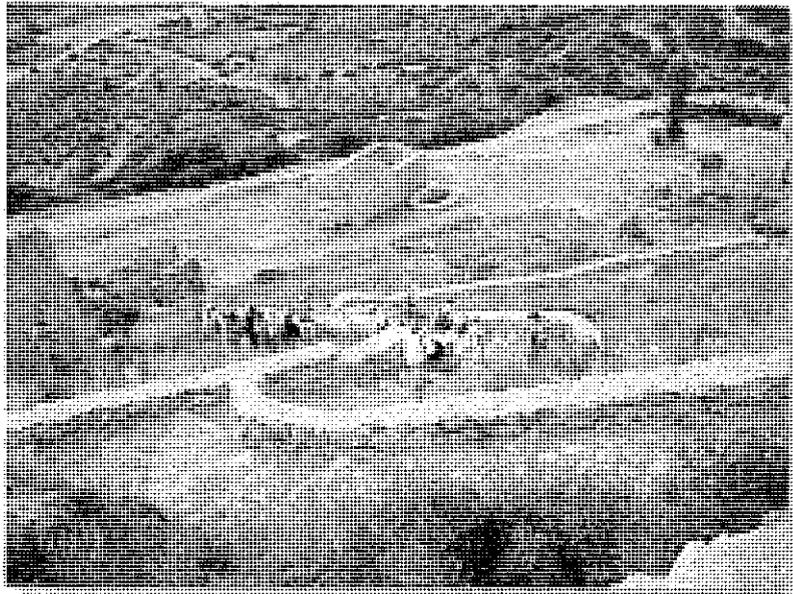
Nous avons vu l'impressionnant palais des despotes, qui est situé sur une terrasse et qui domine la vallée de l'Eurotas. Plus bas se trouve le *Monastère de la Pantanassa*, encore en activité avec six moniales.

Un autre jour, nous avons visité **Geraki**, dont l'histoire est liée à celle de **Mystra**, et de **Monemvasia**. Ce gros village occupe une haute colline au sommet de laquelle Guy de Nivelet, baron de Laconie, construisit un château franc en 1254.

La plus importante des églises byzantines est celle de l'*Evangelistria*, en forme de croix grecque inscrite, à coupole. La Vierge et les évêques officiants se trouvent dans l'abside. Tous les personnages ont des attitudes influencées par l'Occident et de riches drapés. Nous avons là un exemple du courant « maniériste » de la peinture byzantine à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

A **Sparte**, au pied du *Mont Taygète*, cité de l'Atride Ménélas, capitale de Laconie, nous avons vu le Musée archéologique qui présente de riches collections d'objets de l'Antiquité classique jusqu'à l'époque romaine tardive, ainsi que de belles mosaïques

Après une belle promenade dans **Sparte**, nous sommes montés au théâtre creusé



*Montée vers l'église Saint-Georges à Geraki*

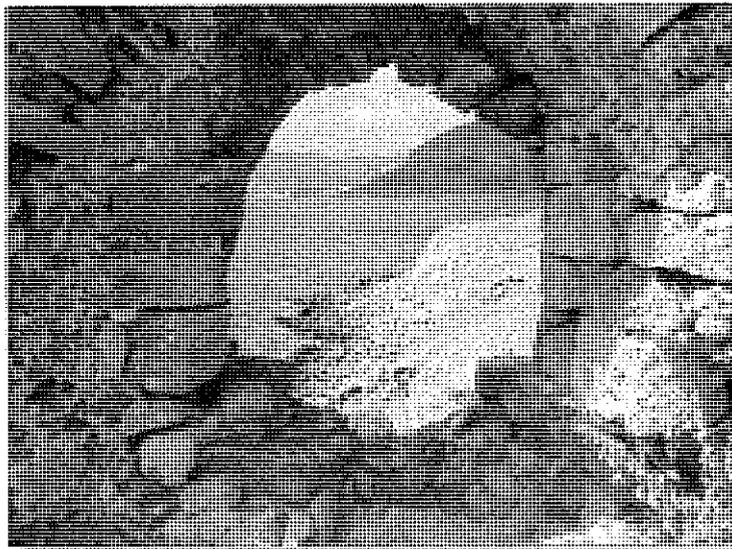
dans le talus de l'Acropole et datant du II<sup>e</sup> siècle ou du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Il a perdu ses gradins de marbre blanc qui ont été réutilisés pour construire **Mystra**.

Un autre monument important est le sanctuaire d'*Artémis Orthia* qui se situe au sud de **Sparte**.

Comme nous l'avons constaté, il reste peu de vestiges de la **Sparte** des Lacédémoniens. Une journée entière a été consacrée à la visite du **Magne**, terre aride, battue par les vents, située à l'extrême pointe méridionale du Péloponnèse. Grâce à de petites barques, nous nous sommes baladés dans les féeriques grottes de *Diros*. Dans l'après-midi, nous nous sommes arrêtés à **Aréopolis**, l'ancienne **Tsimora**, charmant village à l'atmosphère paisible, où les Maniotes organisèrent la révolte contre les Turcs, en 1821.

La presqu'île de **Monemvasia**, où naquit le poète Yannis Ritsos, est une bourgade située sur un promontoire et protégé par un rempart, construit par les Turcs au

XVI<sup>e</sup> siècle, probablement sur le tracé de l'enceinte byzantine. Au sommet se trouve la citadelle avec l'église *Sainte-Sophie*, du XII<sup>e</sup> siècle qui est le sanctuaire principal de la ville haute.



*Monemvasia : vue à travers les remparts*

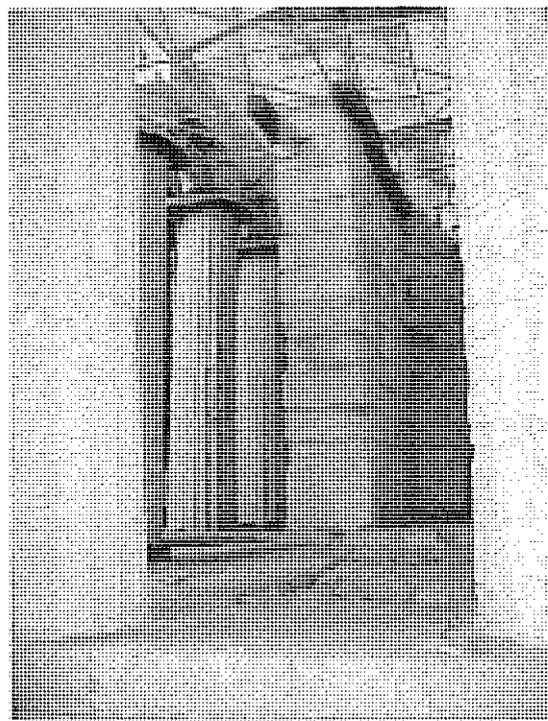
A **Andritsena**, village pittoresque de la Grèce profonde, nous avons visité sa fameuse bibliothèque (le livre le plus ancien date de 1550). Ensuite, nous nous sommes dirigés vers **Bassae**, à 1130 m. d'altitude, aux confins de l'Arcadie, de la Messénie et de l'Elide, où subsiste l'un des temples les mieux conservés de Grèce, d'une très grande beauté. Il aurait été bâti par l'architecte Ictinos entre 440-420 avant J.-C., lequel architecte avait également construit le Parthénon, quelques années plus tôt. Le temple de **Bassae** est bâti en calcaire local et fut consacré au dieu guérisseur Apollon Epikourios (Apollon Secourable). Les six colonnes en façade et les quinze sur les côtés sont d'ordre dorique. Elles entourent le vestibule (pronaos) et le sanctuaire (naos). Les demi-colonnes à l'intérieur du naos sont d'ordre ionique tandis qu'une

unique colonne corinthienne isole le naos, qui est le cœur même du sanctuaire.

En fin de séjour, nous découvrons à **Athènes** le nouveau musée de l'*Acropole*, conçu par l'architecte franco-suisse Bernard Tschumi, présentant des sculptures de l'époque archaïque et classique comme le *Moschophore* (porteur de veau), les *Caryatides* et une partie de la frise ionique du *Parthénon*.

Notre voyage touche à sa fin. Nous gardons tous un merveilleux souvenir du Péloponnèse et souhaitons y revenir bientôt.

G. Bellwald



*Temple d'Apollon Epikourios à Bassae*

## VASSILIS ALEXAKIS

Né le 25 décembre 1943 à Athènes. Bourcier, il débarque en France très jeune et va y pratiquer plusieurs métiers, journaliste, dessinateur, collaborateur de radio, cinéaste et surtout romancier. Il écrit en français et en grec avec la même aisance et ses ouvrages ont été récompensés de multiples prix littéraires, dont le prestigieux Grand prix du roman de l'Académie française en 2007.

Vassilis Alexakis est un passeur : comme le navigateur qui faisait passer des passagers entre deux rives, il fait passer le lecteur de Grèce en France et de Paris à Athènes (pour paraphraser l'un de ses titres). Passeur entre les mondes, entre les cultures, c'est un inlassable quêteur, sensible à la langue :

« L'écriture me fatigue, me tourmente, mais elle me procure en même temps un certain plaisir. Je crois qu'il est dû au contact de la langue. Je respire tout près de la langue. »

*La langue maternelle*, éd. LP, p. 46

sensible à l'étymologie :

« Il faut absolument que je connaisse l'origine de ces mots : Vriliisia Mitsekéli, Stammata. »

*La langue maternelle*, éd. LP, p. 18.

et, tout au long de sa carrière, passionné par les mots.

Cette obsession se retrouve d'ailleurs dans le titre de son dernier livre, qui vient de

paraître : *Le premier mot*, éd. Stock. Dans ce livre, une Grecque francophone, perturbée par la mort de son frère Miltiadis, un savant linguiste, se lance à la recherche du premier mot des origines, en quelque sorte, pour respecter les dernières paroles de son frère mourant :

« J'aimerais bien savoir quel a été le premier mot. » (p. 95).

Entre souvenirs d'enfance, relations familiales, difficultés de fin de vie, la narratrice dialogue avec son frère défunt et chaque mot se trouve chargé d'histoires et d'Histoire.

« Le premier document écrit dont nous avons connaissance remonte à mille quatre cents ans avant Jésus-Christ, lui a expliqué Christophe. La langue a évidemment été créée plus tôt, mais quand ? Il y a trois mille ans peut-être.

On est au moins sûr que le premier mot n'était pas grec, ai-je observé. » (p. 293).

Elle rencontre des scientifiques qui parlent du cerveau, du langage des bébés ou de celui des chimpanzés, mais aussi un linguiste, une mendicante, une jeune sourde, pour cette interrogation constante sur les mots. Le lecteur se plonge autant dans l'étymologie des mots grecs :

« Tu sais que le mot *kitapi*, « le cahier », vient de l'arabe ? » (p. 53).

que dans les hypothèses scientifiques :

« Je pense que les hominidés ont utilisé les phonèmes qu'articule un enfant au

commencement de sa vie. La question est de savoir quel sens ils ont donné à leur premier mot, pour quelle raison ils l'ont créé. » (p. 324).

L'enquête fait remonter des souvenirs, se croiser des gens et éclater la temporalité, ce qui rend la lecture parfois un peu compliquée, mais quelle richesse !

Avec **AP. J.-C.** Alexakis nous plonge dans l'univers de la Montagne Sainte. Une vieille dame, Nausicaa Nicolaïdis, demande au jeune étudiant en philosophie qu'elle loge chez elle d'enquêter sur le Mont Athos :

« Quel genre de personnages les moines athonites sont-ils donc, d'où sortent-ils, quelles sont leurs ressources ? » (éd. Folio, p. 15). Elle ne sait pas encore si elle va léguer sa fortune aux moines et elle cherche aussi à entrer en contact avec son frère, dont elle n'a plus de nouvelles, et qui est devenu moine là-bas. L'étudiant, d'abord sceptique, va, de lectures en rencontres, se prendre au jeu, s'intéresser vraiment au sujet et, navigant entre Antiquité – il est intéressé par les présocratiques – histoire byzantine et modernité jusqu'à l'actualité, il emmène le lecteur dans une réflexion

philosophique, religieuse, économique et politique passionnante. Avec cette enquête, il fait sortir de l'ombre des faits jusque-là bien opaques. La métaphore de sa quête se trouve peut-être dans cette phrase, à propos de Thalès :

« Il a attendu que la projection du bâton sur le sable soit égale à sa taille. A cet instant précis, l'ombre de la pyramide indiquait fatalement sa hauteur. » (p. 368).

Mettre en lumière les rapports de l'Antiquité avec le monde byzantin permet de divulguer beaucoup d'éléments de compréhension de la Grèce d'aujourd'hui, et ce roman, couronné par le Grand prix de l'Académie française, ouvre de nombreuses pistes de réflexion féconde.

#### **Bibliographie sélective :**

*Paris-Athènes*, éd. Folio

*La langue maternelle*, éd. LP

*Les mots étrangers*, éd. Folio

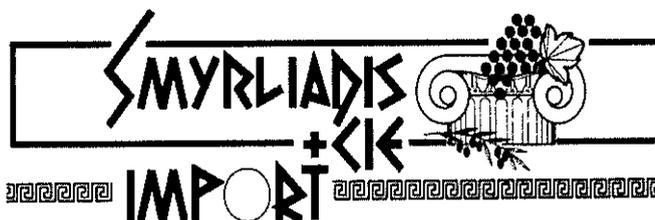
*AP. J.-C.*, éd. Folio

*Le premier mot*, éd. Stock

J.-D. Murith

## **Importation directe de spécialités grecques**

### **Vins-Alimentation**



**Route de Lausanne  
CH- 1610 Oron-la-Ville  
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10  
Fax 021/907 62 10**

## CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISES DE LAUSANNE 2009-2010

Durant la période 2009-2010, les Amitiés gréco-suisse de Lausanne ont proposé à leurs membres les activités suivantes :

### 29 octobre 2009,

Monsieur Michel LASSITHIOTAKIS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, section des langues et des littératures vivantes, nous a parlé du conflit entre la *katharevousa* et la *demotiki*, sujet passionnant et toujours d'actualité sous le titre « de la langue puriste à la démotique d'aujourd'hui : le grec martyrisé, mais le grec libéré ».

### 10 novembre 2009,

Monsieur François LISSARRAGUE, professeur à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, spécialiste des vases grecs et auteur de plusieurs livres, nous a démontré, dans son très bel exposé intitulé « Satyres et Centaures : le mauvais genre », que malgré les apparences satyres et centaures ne se confondent pas et que si ce sont des hybrides à dosage varié d'homme et d'équidé, ils n'agissent pas tout à fait sur le même mode dans des domaines parallèles.

### 3 décembre 2009,

Monsieur Salvatore BEVILACQUA, Dr en sciences sociales de la Faculté des SSP de l'Université de Lausanne, et Monsieur Mirko BISCHOFBERGER, doctorant en biologie à l'EPFL, réalisateur du film documentaire sur ses « racines » : « IMESTA GRIKI » (Nous sommes Grecs), nous ont fait découvrir la réalité culturelle des minorités hellénophones historiques de l'Italie du Sud.

### 28 janvier 2010,

Monsieur Gaël GROBETY, doctorant à la Faculté des Lettres de l'Université de

Lausanne, a choisi un titre de conférence qui nous interpelle « Achille en Irak, l'*Iliade* dans la presse américaine contemporaine ». Au cours de sa conférence, il nous a démontré comment l'*Iliade*, poème guerrier par excellence, est utilisée comme métaphore ou modèle dans une presse majoritairement contestataire.

### 4 mars 2010,

Madame Danielle DECROUEZ, docteur ès sciences, directrice du Museum d'histoire naturelle et du Musée des sciences à Genève, nous a parlé de « l'origine des marbres blancs employés dans l'Antiquité ». Le terme « marbre grec » évoque tout naturellement des noms tels que *Myron*, *Phidias*, *Polyclète*, *Praxitèle*. Mais avec cette conférence, nous avons découvert que l'aspect esthétique cède volontairement le pas à l'aspect scientifique et technique.

### 22 avril 2010,

L'Assemblée générale s'est tenue cette année à l'Institut de Ribeaupierre à Lausanne, suivie par un récital de piano offert par Madame Katerina KABAKLI, célèbre pianiste grecque, née à Athènes, ayant étudié à Athènes, Moscou et Madrid. Madame Kabakli a magistralement interprété des œuvres de J.-P. Rameau, P.-I. Tchaïkovski et A. Scriabine. Après ce concert, nous nous sommes retrouvés au restaurant « Steak Grill » de l'hôtel Continental pour déguster de très bonnes grillades.

### 15 au 23 mai 2010,

Cette année, le Comité a choisi d'organiser un voyage dans le Sud du Péloponnèse et dans le Magne. Lire le compte-rendu dans ce numéro de DESMOS, p. 38-40.

15 juin 2010,

Monsieur Michel FUCHS, professeur d'archéologie à l'Université de Lausanne, nous a donné une conférence intitulée « le site de Derecik sur le Mont Uludag, l'Olympe d'Asie Mineure : fouille et conservation d'une église proto-byzantine et de son pavement ». Depuis 2007, l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne mène des fouilles sur ce site, découvert seulement en 2001. Le pavement et les résultats des campagnes en cours sont destinés à être exposés dans un musée sur ce site.

2 octobre 2010,

Après la trêve estivale, un groupe de notre Association a participé à notre traditionnelle sortie annuelle. Elle nous a conduits cette année à Bâle pour visiter l'exposition « Cité sous terre, des archéologues suisses explorent la cité grecque d'Erétrie ». Monsieur Thierry THEURILLAT, Secrétaire scientifique, Ecole suisse d'archéologie en Grèce, nous a guidés tout au long de cette visite et ses passionnants commentaires ont été très appréciés. Après une pause pour nous restaurer dans un café typique sur la Marktplatz, nous nous sommes rendus au Musée des Antiquités et de la Skulpturehalle pour découvrir « le projet sculptural et architectural du Parthénon dans son intégralité ». Visite très bien commentée par Monsieur Thomas LOCHMAN, directeur de ce Musée.

**Prix Valiadis**

Le 22 septembre 2010, remise du prix Valiadis

à Monsieur Sylvian FACHARD pour sa thèse de doctorat intitulée : « Les fortifications du territoire d'Erétrie : étude sur la défense de la Chôra aux époques classique et hellénistique ».

**Comité**

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous les membres de notre comité pour leur disponibilité, leur engagement, la bonne entente, la qualité des échanges et leur amitié. Tous mes remerciements et mes vœux les meilleurs à Madame Liliane KARAPATIS, notre trésorière, qui est partie vivre sur l'île de Paros. Je souhaite la bienvenue à notre nouveau trésorier, Monsieur Guillaume GEIGER, qui a accepté de reprendre les comptes au pied levé. A tous les deux « Bonne chance ».

**Activités futures**

**25 novembre 2010** : Monsieur Adalberto Giovannini, professeur honoraire à l'Université de Genève, nous parlera de : Marathon : le triomphe de la démocratie athénienne.

**3 février 2011** : Madame Véronique DASEN, professeur à l'Université de Frigourg nous présentera une conférence intitulée : L'enfant en Grèce ancienne : nouvelles perspectives.

**10 mars 2011** : Monsieur Vassilis Alexakis, écrivain, viendra nous parler de son dernier livre : «Le premier mot».

Raymonde GIOVANNA, présidente

**Nouveaux membres**

Madame Catherine AMOOS  
Madame Marceline BAILLOD et  
Monsieur Juan José VILLA DE LORA  
Monsieur Michel BLANDIN  
Madame Andrée BOUDRY  
Monsieur et Madame Jean-François et  
Eleni de PREUX

Monsieur Benoit DUBOSSON  
Monsieur Nicolas CONSIGLIO  
Madame Pascale FONTANA  
Monsieur et Madame Sophie et Alexandre  
GÄLLNÖ VIALA

## CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD 2009-2010

### ACTIVITES 2009-2010

- La première activité importante de cette année était la croisière en mer Noire, du 26 juillet au 9 août 2009, qui a été présentée dans le numéro 42 de *Desmos*, et qu'un aperçu filmé de G.-A. Cuendet a illustrée pour les membres présents à l'Assemblée générale de 2010.

- Le samedi 24 octobre 2009, la reprise des activités de l'Association à la rentrée d'automne est restée placée sous le signe du voyage, avec une *Escapade d'automne* qui nous a permis de visiter l'exposition des Trésors de l'antique Ghandara, au Musée de Rietberg à Zurich. Après le déjeuner à Schönenberg, nous avons visité l'abbaye cistercienne de Kappel. Cette sortie, très réussie avec 48 participants, a été organisée par Christoph Stucki, Isabelle Dumaret, Manuela Wullschleger et Claude Stylianoudis.

- Le 4 novembre 2009, la soirée d'après-croisière a rassemblé plus de 100 croisiéristes dans les salons du Cercle de la Terrasse pour échanger des souvenirs et des photos, et boire le verre de l'amitié, dans un cadre que nous devons aux liens de notre ami François Payot avec le Cercle.

- Le 26 novembre 2009, Monsieur Denys BARAU, docteur de l'École des Hautes études de Paris et auteur d'un livre sur « La cause des Grecs », dont nous avons aidé la parution, nous a parlé des aspects du philhellénisme au temps de la révolution de 1821.

- Au cœur de l'hiver, c'est une série de cinq conférences sur des thèmes en relation avec les endroits que nous allions visiter qui a été

mise sur pied en peu de temps, à la suite d'une proposition et offre généreuse de Monsieur Georges Potamianos, l'armateur de l'*Arion*, le bateau qui nous avait amené en mer Noire. Il nous a en effet lancés sur l'aventure de l'organisation d'une deuxième croisière en l'espace de sept mois, chose inhabituelle pour notre Association, en nous proposant de prendre part à une croisière en mer Rouge du 12 au 22 février 2010. Afin de préparer au mieux cette croisière selon les habitudes de notre Association, nous avons ainsi pu entendre:

\* le 10 décembre, le Professeur Paul SCHUBERT, qui nous a fait revivre la visite de l'empereur Hadrien en Egypte et sa chasse aux lions.

\* le 17 décembre, le Professeur Charles MÉLA, directeur de la Fondation Bodmer, qui nous a emmenés sur les sentiers spirituels de Jean Moschos, moine byzantin au Sinaï au 7ème siècle.

\* le 14 janvier, Monsieur Jean-Louis CHAPPAZ, conservateur des collections égyptiennes pharaoniques et du Soudan au Musée d'Art et d'Histoire, qui nous a parlé des monuments de Louxor.

\* le 21 janvier, le Professeur Rolf STUCKY de l'Université de Bâle, qui nous a fait découvrir les fouilles suisses à Pétra.

\* le 4 février, Martha VASSILIADI, maître-assistante à l'Université de Genève, qui nous a amenés, en esprit, dans l'Alexandrie de Constantin Cavafy.

En plus, nous avons pu organiser à bord

trois soirées de présentations faites par Cléopâtre Montandon, Jeanne Michaud et Denys Mylonas.

- Au milieu de la préparation de cette croisière est venue se placer, du 17 au 24 janvier, la troisième semaine de cinéma grec, organisée selon une nouvelle formule, élaborée pendant l'été 2009 en accord avec le Consulat général de Grèce à Genève, le Centre de cinéma grec d'Athènes et le Ministère grec des affaires étrangères. Notre semaine du cinéma grec est ainsi organisée en relation avec le Panorama du cinéma grec de Paris et à la suite des projections qui ont lieu à Lyon. Ces manifestations se déroulent tous les deux ans, avec un bon choix de films et en pouvant bénéficier de la valise diplomatique pour le transport des copies. Cette année, cet événement a été un grand succès avec plus de 200 personnes à la soirée inaugurale et près de 600 spectateurs aux projections des cinq nouveaux films montrés pendant la semaine.

- Le 10 mars, une conférence du Professeur Pascal ARNAUD, Professeur à l'Université de Nice et chercheur au CNRS, a porté sur la contribution de la pratique de la navigation à la construction de l'image grecque du monde, sujet assez technique mais qu'en grand spécialiste, il a su rendre captivant, et pas uniquement pour les navigateurs de l'auditoire.

- Le 21 mars, dans le cadre de la fête nationale grecque, placée cette année sous le signe austère de la crise qui affecte le pays, nous avons participé en petit nombre à la pose de la couronne au monument de Jean-Gabriel Eynard, au Parc des Bastions et notre président a prononcé l'allocution traditionnelle, en évoquant le rententissement de la guerre d'indépendance, révolution et comme résurrection de la nation grecque, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et en faisant appel, dans le difficile contexte actuel, au courage et au sens des responsabilités de sa population.

- Le 15 avril, le Professeur Denys MONTANDON nous a donné une conférence très bien structurée et très intéressante sur les origines de la chirurgie. Nous n'avons pas pu conclure si celle-ci avait été inventée par les Grecs, mais nous avons appris nombre de détails inconnus et parfois cocasses.

- Le 7 mai, le jeune pianiste gréco-suisse Antoine FACHARD a donné un très beau récital à la Salle des Abeilles du Palais de l'Athénée, avec les variations pour piano de Mikis Théodorakis sur des thèmes grecs de Markos Vamvakaris. Cet événement a été co-organisé avec l'Association des Dames Grecques de Genève.

### **BOURSE Jean-Gabriel EYNARD**

Le lauréat de cette année est Monsieur Nikolaos TSOURAKIS, qui a proposé un projet en relation avec le développement d'un logiciel pour aider à l'apprentissage du grec moderne.

### **PRIX DE GREC**

En 2009, ce prix, qui récompense les élèves qui ont reçu la meilleure note lors de l'examen oral de maturité de grec, dans chacun des collèges genevois, a été attribué à 7 élèves.

### **MEMBRES**

Notre Association est, à ce jour, forte de 459 membres actifs. Pendant la période écoulée depuis l'AG 2009, nous avons eu 5 démissions et nous déplorons 5 décès. Il s'agit de Mmes Heleni Rhee, Idelette Chouet, Catherine Malley, Mary Caracozis et de M. Robert Iselin. Mais pendant cette même période 21 nouveaux membres sont venus renforcer nos rangs, signe d'une Association vivante.

Chronique A.-L. Rey,  
d'après le rapport du président  
Denis Mylonas

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE  
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Édouard Chappuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal : 12-8216-7.

**Cotisation annuelle :**

membre individuel :	fr. 40.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 450.-

**Comité :**

Président: M. Denis MYLONAS  
Vice-présidente: Mme Marianne WEBER  
Secrétaire et archiviste : Mme Isabelle DUMARET  
Trésorier: M. François PAYOT

**Membres :**

M. Lorenz BAUMER  
Mme Cléopâtre MONTANDON  
Mme Madeleine ROUSSET  
M. Paul SCHUBERT  
M. Dimitri SKOPELITIS  
M. Christoph STUCKI

**Membres d'honneur :**

M. Bertrand BOUVIER  
M. Laurent DOMINICÉ  
M. Jean THOMOGLOU  
[www.ass-grecosuisse-eynard.ch](http://www.ass-grecosuisse-eynard.ch)  
[presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch](mailto:presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch)

ASSOCIATION DES AMITIÉS  
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin : "Desmos", en français : le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0.

**Cotisation annuelle :**

membre individuel :	fr. 30.-
étudiant :	fr. 15.-
couple :	fr. 45.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 400.-
membre à vie couple :	fr. 500.-

**Comité :**

Présidente : Mme Raymonde GIOVANNA  
Vice-présidente suisse :  
M. Philippe DU PASQUIER  
Vice-présidente grecque :  
Mme Vassiliki FACHARD  
Trésorier : Monsieur Guillaume GEIGER  
Secrétaire : Mme Alexandra GRAMUNT

**Membres :**

M. Alexandre ANTIPAS  
M. Jean-Daniel MURITH  
M. Pierre VOELKE

**Membres de droit :**

Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin  
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,  
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

[www.amities-grecosuisse.org](http://www.amities-grecosuisse.org)

Editeur, annonces :	Association des Amitiés gréco-suisse, Case postale 31 1001 Lausanne, CCP 10-4528-0 Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction :	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration :	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie :	Imprimerie Chabloz SA, La Tour-de-Peilz / Vevey

BUSINESS  
SCHOOL  
LAUSANNE

# BSL

**LEADING INNOVATOR IN BUSINESS EDUCATION**



Ranked 40 in Europe



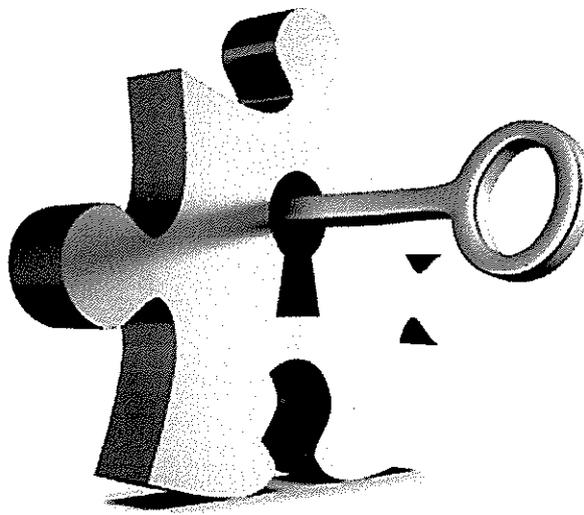
ACBSP Accredited



Founded in 1987



Designed with CEOs &  
HR directors



BBA Program



Master Programs



MBA / EMBA Programs



DBA Program

Rte de la Maladière 21  
CH-1022 Chavannes  
T 021 619 06 06  
[info@bsl-lausanne.ch](mailto:info@bsl-lausanne.ch)

[www.bsl-lausanne.ch](http://www.bsl-lausanne.ch)